

Le Monde illustré (1857)

Le Monde illustré (1857). 1866/05/05.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 21 francs ; — Six mois, 11 francs ; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris. — 40 c. dans les départements.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition, sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 VOLUMES : 195 FRANCS.

40^e Année. N^o 473. — 3 mai 1866

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 15, RUE BREDA.

DIRECTEUR : POINTEL.

BUREAU DE VENTE ET D'ABONNEMENT : 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

Toutes les communications relatives aux Dessins, à la Rédaction ou à l'Administration doivent être adressées au Directeur, 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

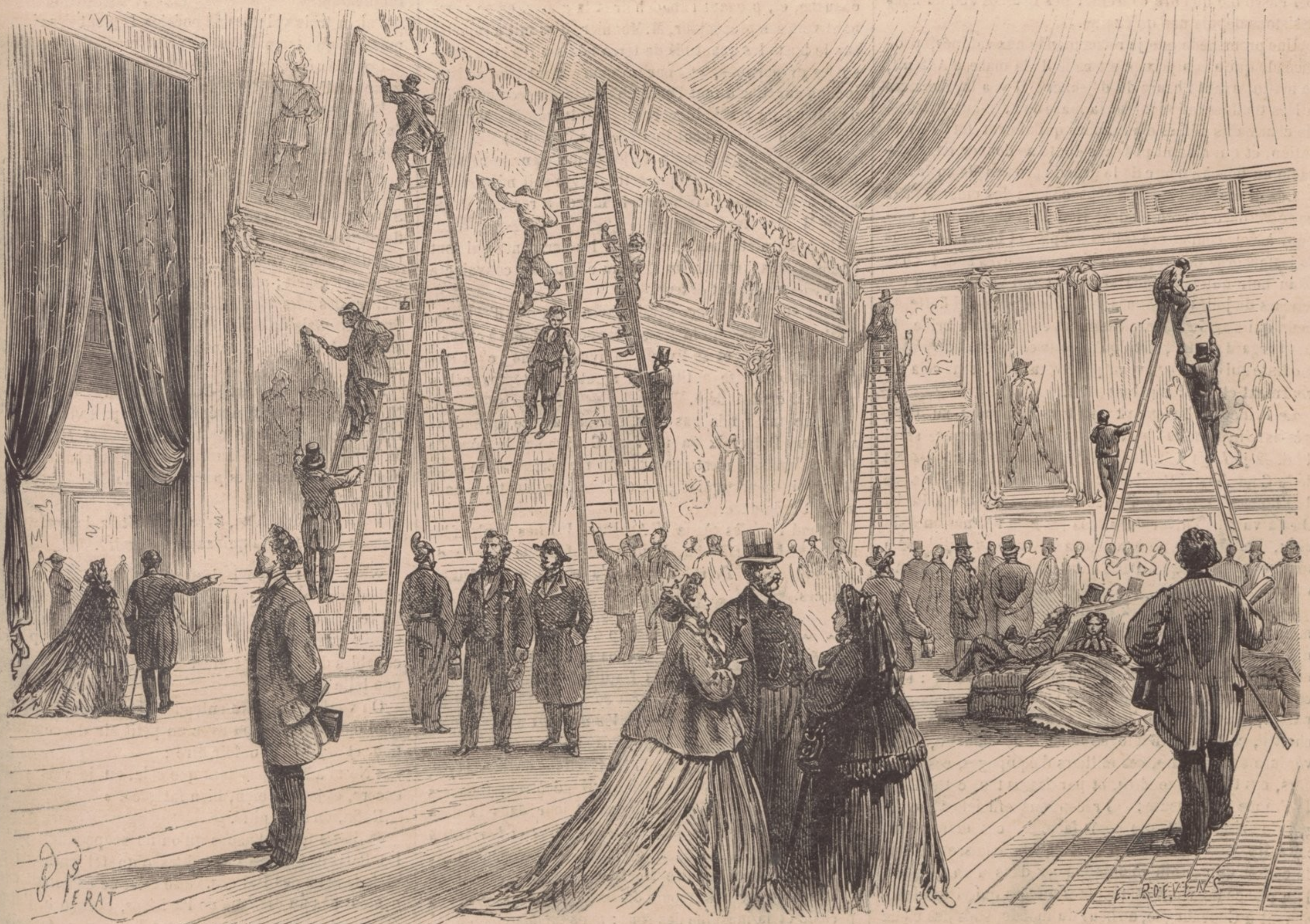
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Les Mines d'argent du Parral, par Jules Fay. — Le jour du vernissage au Salon, par M. V. — Une rue au Caire, par Léo de Bernard. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — Pose de la première pierre de la Bibliothèque nationale à Madrid, par M. V. — Le

Camp du Drap d'or, par Léo de Bernard. — La Prévoyance de Lovelace, par Charles de Mouy. — Les Effets et les Causes, par Pierre Véron. — Le Singe photographe, par Olivier de Jalin. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Asile clinique pour les aliénés, par A. H. — Echecs, par Paul Journaud.

GRAVURES : Ouverture de l'Exposition des Beaux-Arts. — Mexique : Les mines d'argent de Chihuahua. — Une rue au Caire. — Madrid : Pose par la reine Isabelle de la première pierre de la Bibliothèque et des Musées nationaux. — Inauguration de l'Hippodrome. — Exposition des Beaux-Arts : Le Singe photographe. — Le mois comique. — Asile clinique des aliénés à la Glacière. — Rébus.



PARIS. — Ouverture de l'Exposition des Beaux-Arts. — « Les artistes sont admis à vernir leurs tableaux » le samedi 28 avril.

COURRIER DE PARIS

Courses du printemps. — Le Paris mondain. — Au bois. — Le prince de Danemark. — Le Prince impérial sculpteur. — M. Renan romancier. — Quelques livres. — Les adieux de la Patti. — Détails intimes sur sa vie. — Encore le marquis de Boissy. — Le Capitaine Fracasse, illustré par Gustave Doré. — Croisade contre le jury. — Ouverture du salon. — Le succès du Salon. — Un scandale anonyme.

Jamais peut-être Paris n'a présenté un plus bel ensemble et de plus belles réunions. Les courses dites du printemps, qui se succèdent en ce moment, offrent un spectacle vraiment admirable pour les étrangers. On est en mai, c'est à peine le vrai printemps; le temps est exquis, personne n'a songé à quitter Paris pour commencer la vie de château ou pour habiter les villas des environs, et les citadins qui fuient les frimas et passent l'hiver à Nice, aux Baléares ou à Madère sont tous de retour pour saisir cette fugitive douceur des quinze derniers jours d'avril et des quinze premiers jours de mai. Les toilettes sont neuves, on a sorti les belles voitures et les harnais neufs, tout cela étincelle au soleil; les cavaliers sont très-nombreux; les amazones, généralement assez rares à l'heure du bois, ne craignent pas de se montrer.

Il y a quelques années, une voiture à la Daumont ou une voiture à quatre était un événement; on ne compte plus, en ce printemps, le nombre de familles qui se donnent ce beau luxe. Des jockeys vert-pomme avec la culotte blanche et les armes brodées en brassard, des casaques jaunes, violettes, bleu de ciel, des huit-ressorts tellement découverts que les dames, avec les jolies étoffes tendres, ont l'air d'être dans des corbeilles, ce qui rend bien difficile aux chroniqueurs les plus ennemis des fadeurs de ne point les comparer à des fleurs. Tant de couleurs brillantes ajoutent à l'effet et contribuent beaucoup au bel ensemble qu'offre ce retour des courses auquel nous assistons depuis une quinzaine.

Une promenade que je recommande aux raffinés, promenade qui a son prix, c'est celle de la mare d'Auteuil, le matin, avant l'heure du déjeuner; il y a là, dans ces allées touffues qui séparent la mare du Parc-aux-Princes, de charmants défilés d'amazones qui aiment fort l'équitation, et qui n'osent pas sans doute se donner en spectacle au bois à l'heure de la grande promenade au lac.

Les jolies écuycères passent comme des ombres dans cette verdure encore tendre; rien n'est charmant et élégant à voir comme ces tailles souples et bien prises dans le justaucorps de drap, les chignons relevés sous le chapeau noir qui nous sied si mal et qui va si bien à ces amours de jolies personnes; la jupe longue qui flotte, la main qui s'arrondit gracieusement en tenant la bride, le petit regard coquet, furtif qu'on jette en passant au piéton modeste qui est un peu venu pour vous voir, tout cela est charmant et du plus galant effet.

Le Prince de Danemark est tous les jours au bois, très-assidu, montant les chevaux de l'Empereur; suivi de deux jockeys à la livrée impériale. Un huit-ressorts de la Couronne l'attend au retour, au coin de l'avenue de l'Impératrice, et le Prince rentre en voiture à Paris. On l'a vu tout l'hiver dans tous les bals intimes ou officiels, dansant comme à vingt ans, très-sympathique à tous, et sa présence à Paris aura laissé d'excellents souvenirs.

Le Prince de Danemark est un très-grand jeune homme, mince, élégant, d'un blond douteux comme les Scandinaves; il porte de petits favoris très-courts et de jeunes moustaches. La vie de Paris lui convient à ravir: tout ce mouvement, ces plaisirs, ces jolies femmes qui passent parées, aux éclats des lustres et aux accords de l'orchestre, ce bois de Boulogne inondé de lumière, cette verdure et ces fleurs, ces milliers d'équipages, ces cavaliers, ces toilettes tendres, et par-dessus tout cette Cour de France somptueuse; ces réceptions officielles, cette grande aristocratie, ces noms fameux, ces maréchaux, cette diplomatie puissante, tout cela ne laisse pas que de causer un certain éblouissement dans l'imagination d'un prince de vingt et quelques années qui vit ordinairement à Copenhague, au bout du monde, sous des cieux froids.

Il paraît que l'Empereur, reconnaissant dans le jeune

Prince un véritable sportman, prend un certain plaisir à lui faire essayer successivement ses meilleurs chevaux, comme un châtelain hospitalier fait goûter à son hôte tous les vins de sa cave, et comme l'Empereur connaît tous les chevaux de son écurie, il lui recommande tel ou tel animal, en lui disant d'avance le bouquet et la saveur.

Eh bien! vous le voyez, les princes et les empereurs y sont passés à peu près tous; il ne manque désormais à ce concert européen que l'empereur d'Autriche et la reine d'Espagne, enchaînés par leur constitution; d'ici à deux ans, tous les souverains de l'Europe auront fait le tour du lac et visité l'égout collecteur, car c'est un des divertissements, une des curiosités que le baron Haussmann offre aux souverains en voyage. J'ai lu, je ne sais où, l'autre jour, que le prince de Danemark avait été frappé de la belle organisation de ce Paris souterrain.

Et dire que dans huit jours, peut-être, tout cela disparaîtra, tous ces plaisirs s'envoleront aux sourds échos du canon.

Guerre maudite! redoutée des mères à genoux, pourquoi toujours du sang, pourquoi toujours des larmes! La nature est en fête, tout est heureux, tout chante, quel sauvage désir pousse les hommes à se ruer les uns sur les autres pour une parcelle de terre?

On a beaucoup parlé depuis quelque temps des dons et des aptitudes du Prince Impérial, sans professer en aucune façon l'idolâtrie qui comble les héritiers présomptifs de la couronne de toutes les aptitudes, il faut reconnaître que le jeune prince, en tant qu'enfant, est vraiment très-heureusement doué.

M. Carpeaux, sculpteur, l'auteur du groupe d'Ugolin, faisait le buste du Prince Impérial; le jeune enfant posait devant lui, à côté de son précepteur, M. Monnier. Le buste en terre glaise ne venait pas au gré du désir de l'artiste, qui, dans un moment de découragement, l'abandonna en demandant au prince la permission de recommencer. M. Carpeaux s'apprêtait à détruire la terre humide, quand le prince lui demanda de lui laisser cette ébauche, et, prenant l'ébauchoir et la glaise, en se tournant vers son précepteur, M. Monnier, il se mit à rajuster sur le buste les quantités de terre nécessaires pour grossir les proportions, et, par un mouvement très-artiste, inclina sur le cou tout l'ensemble de la tête, comme point de départ de ressemblance. (Il paraît que M. Monnier porte la tête légèrement inclinée sur l'épaule.)

Peu à peu sous la main du jeune modelleur la ressemblance naissait, et quoique cette œuvre soit nécessairement enfantine et naïve, tout le monde a reconnu facilement M. Monnier.

Ce buste a été moulé, et toutes les personnes qui sont admises dans l'intimité du château ont pu se convaincre du curieux résultat obtenu.

On sait que le prince dessine avec beaucoup d'entrain, qu'il parle plusieurs langues étrangères, monte à cheval, manie les armes et se livre à la gymnastique; c'est encore une curieuse aptitude à ajouter à toutes celles qu'on lui connaît déjà.

Je ne me rends pas bien compte de ce que donnerait un Delacroix ou un Jean Goujon sur le trône de France, mais ce n'est pas moi qui me plaindrai de cette bizarrerie du sort qui engendrerait certainement une nouvelle Renaissance.

Quand Périclès règne à Athènes, Phidias sculpte les métopes du Parthénon, Ictinus construit le temple de Minerve, et le *Petit Journal* n'a plus que de faibles chances.

J'ai suivi avec beaucoup d'attention tout ce qui s'est dit dans les salons à propos du livre des *Apôtres* de M. Renan, et je suis très-frappé de la conclusion.

Vous savez que M. Renan est surtout le littérateur des femmes; ce que l'auteur de la *Vie de Jésus* a de sympathies dans le beau sexe intelligent et lettré est inimaginable, et cela à cause de la perfection de son style, d'une douceur et d'un charme qui pénètrent tous ses écrits et qui se font particulièrement jour dans la description de Jérusalem de la *Vie de Jésus* et l'arrivée à Antioche du livre des *Apôtres*. Or, les femmes elles-mêmes finissent par lire M. Renan comme on lit un charmeur pour l'harmonie du langage, la grâce de la période et la musique des sons; mais de doctrine philosophique, de négation, de doute, de critique religieuse, foin de tout cela. Vous êtes un littérateur, M. Renan, lui

disent les jolies lettrées et rien qu'un littérateur; vous nous charmez, vous nous bercez, mais nous sommes catholiques et nous resterons catholiques. Niez la divinité de Jésus, niez les miracles, remplacez la foi aveugle par la critique et le crible philosophique, ce que nous ne nierons point, nous, c'est que vous êtes un poète, un vrai poète, vous en avez le charme et la grâce, et vous nous tenez attentives aux douces légendes que vous nous racontez.

C'est un point de vue nouveau et bien vrai. J'ai lu quelque part qu'une dame qu'on venait déranger pendant qu'elle était en train de lire disait à l'importun: « Laissez-moi, je lis un roman qui m'intéresse et je vous savorerai le dénouement. »

Le roman c'était la *Vie de Jésus*. Rien n'est plus juste, et la dame a raison, mais je ne dirai jamais assez quel charme a le style de ce philosophe que le beau sexe s'obstine à prendre pour un romancier.

D'autre part, ces fameux *libres penseurs*, ceux qui croient qu'il faut mourir comme un chien sans croix ni sans eau bénite, ne veulent pas non plus accepter M. Renan comme un des leurs. Ils le trouvent plein de doute et d'indécision, il n'a pas assez carrément nié, et cela les fâche. Voilà M. Renan bien empêché, il n'est même pas un athée, c'est bien triste de ne pas avoir le bénéfice de la situation.

J'ai attribué, dans mon dernier courrier, à M. Auguste Maquet, l'auteur de tant de romans populaires et d'œuvres dramatiques à grands succès, deux volumes, la *Passion de mon Oncle* et le *Cap du Néant*, qu'il faut restituer à M. Charles Maquet. On me donnera acte de cette rectification, très-importante pour M. Auguste Maquet, dont le nom est fait depuis longtemps, et pour M. Charles Maquet, qui veut faire le sien.

J'ai reçu encore quelques volumes que je renvoie à notre collaborateur chargé des livres. J'arrive un peu tard pour parler du succès de M. de Pontmartin, *Entre Chien et Loup*; tout le monde autour de nous a étudié ce volume de l'auteur des *Contes d'un Planteur de choux*; on l'a beaucoup lu et on le lira encore: c'est l'œuvre d'un littérateur de race et d'un esprit bien sympathique.

J'ai là trois volumes de poésies. Il pleut des rimes depuis quelques temps, c'est le printemps.

Les *Chimères*, de M. Albert Méral. Celui-là est un poète, saluons! Un vrai poète, du cœur et du rythme.

Le *Figaro*, qui a horreur des vers, a salué l'avènement de M. Méral, et c'est justice. Je le mets au coin des poètes, sur le rayon sacré, en noble compagnie.

M^{me} George Sand a bien voulu écrire une préface à un volume nouveau *Rimes neuves et vieilles*, de M. Armand Silvestre. J'avais cru d'abord à des influences, et ce nom flamboyant, écrit au bas d'une préface, ne me recommandait pas le volume, car je sais toute l'indulgence de ce grand esprit; mais il y a dans ces *Rimes neuves et vieilles* des vers admirablement frappés. J'y sens des influences, mais de celles qu'il faut subir. *La Lyre d'amour* est une belle pensée exprimée dans une belle forme.

Je cite en courant *Ethel*, souvenir d'Afrique, de M. Georges Bell, qui a vécu longtemps sous le ciel torride, et en a rapporté ce beau livre. *Les Cyniques*, de M. Vilbort, dont M. Dauriac parlera en connaissance de cause, et les *Ebauches poétiques*, de M. Alfred Saint-Germain.

Voici bien à la hâte, avec les *Apôtres*, la grosse question du moment, la quinzaine littéraire.

Le rossignol s'est envolé, la Patti a fait ses adieux au public. Quand la reverrons-nous maintenant? La représentation à bénéfice a donné lieu à un enthousiasme extraordinaire; on ne croyait pas les Parisiens capables de s'attacher ainsi à une artiste et d'arriver à une telle frénésie.

On voulait toujours entendre le rossignol, et le rossignol montrait son cou avec un petit air de commisération, et semblait vouloir dire:

« Ne m'adorez pas tant que cela, ou je vais chanter encore, et je suis bien, bien fatiguée. »

Enfin, on a eu pitié.

Je disais tout à l'heure qu'on ne soupçonnait pas que les Parisiens fussent capables d'un tel enthousiasme, mais la salle des Italiens, ce soir-là, ne contenait certainement pas un dixième de Parisiens, et encore, j'appelle Parisiens les personnes vivant à Paris, car on sait que ceux qui sont nés ici sont partout excepté à Paris, et M. Haussmann a dit que le Parisien n'existait pas.

C'étaient des Espagnols, des Brésiliens, des Havanais, des Italiens, des Allemands, des Anglais, qui ont laissé déborder leur enthousiasme pour la jolie petite Zerline.

Je retrouve, au sujet de la Patti, des détails assez intimes sur elle, signés d'un nom qui a une belle valeur littéraire, M. Francisque Sarcey. Ce sont là des dessous de cartes qui amusent le public, et je m'en empare. Ajoutons que c'est dans le journal *les Fantaisies parisiennes* que je coupe ces lignes :

« La Patti est en ce moment au plus haut point de sa renommée ; elle bat son plein, comme on disait dans la langue d'autrefois. Son visage d'enfant toutin, les grâces mignonnes de son allure trompent beaucoup sur son âge. On lui donne généralement dix-huit ans ; elle en a vingt-trois parfaitement sonnés.

» Elle a été longtemps un enfant prodige avant de devenir une merveille. A huit ans, elle étonnait déjà les amis de sa famille par la justesse et l'agrément de sa voix, par l'incroyable facilité avec laquelle elle se jouait des difficultés de la musique.

» Elle tenait de famille : son père avait, à ce qu'il paraît, une fort belle voix de ténor, et sa mère s'était fait une réputation de chanteuse ; mais, par un accident des plus étranges, on conte qu'elle perdit absolument sa voix le jour où elle mit au monde la petite Adelina, et qu'elle ne la retrouva jamais.

» L'enfant était d'origine espagnole ; mais la famille voyagea beaucoup, et, à dix ans, la jeune Adelina faisait les beaux jours des grandes maisons de New-York, qui la couvraient de bijoux. On lui donnait des pierreries comme à d'autres des bonbons.

» Elle était déjà alors sous la direction de son beau-frère Strakosh, qui avait deviné de bonne heure le grand parti qu'on pourrait tirer de cet instrument merveilleux. Il paraît que les parents d'Adelina avaient une fortune extrêmement médiocre : Strakosh possédait 25,000 francs de rente : il adopta la jeune fille, lui donna des maîtres et prit pour lui toute la responsabilité de la partie financière, ne laissant à la jeune fille que le soin de développer sa voix et de jouir de ses triomphes.

C'est alors qu'il intervint un traité, qui fut signé par la petite Adelina à l'âge de huit ans. Elle s'engagea à faire trois parts de ce qu'elle pourrait gagner ; l'une était pour ses parents, l'autre pour son directeur beau-frère et ami M. Strakosh, et l'autre devait être placée, au nom de la jeune fille, en obligations ou en rentes.

Ce traité devait avoir son effet jusqu'à la majorité de la Patti, et comme elle est Madrilène et que la loi espagnole fixe à vingt-cinq ans la majorité des femmes, il y a donc encore deux ans à courir. Tous les bruits de mariage qu'on persiste à répandre sont probablement faux. La jeune diva attendra sans doute, pour choisir un mari, que le traité qui l'engage soit expiré et qu'elle ait repris la liberté de ses mouvements, de sa fortune et de son cœur. »

~~~~~ Gustave Doré, le jeune et fécond artiste, touché de la sollicitude avec laquelle M. Théophile Gautier l'a suivi dans sa carrière, des études sérieuses qu'il a consacrées à ses œuvres à mesure qu'elles paraissent et aussi pour rendre hommage au poète de la *Comédie de la mort* et des *Emaux et Camées* a voulu, malgré les engagements invraisemblables qu'il a contractés envers plusieurs éditeurs, illustrer *con amore* le *Capitaine Fracasse*.

On conçoit qu'une telle trame ait séduit un homme d'imagination comme Gustave Doré, et comme toutes les œuvres que l'on conçoit dans l'enthousiasme s'en ressentent et diffèrent essentiellement de celles exécutées sur commande, les nouvelles illustrations sont à la hauteur des dessins dont le jeune artiste a enrichi autrefois les *Contes érolatiques* et le *Rabelais*.

Nous avons vu déjà les épreuves des planches du *Capitaine Fracasse*, elles sont destinées à paraître par livraison. Devançant toute publicité nous espérons être à même d'offrir la semaine prochaine aux lecteurs les premiers de ce nouvel ouvrage de l'homme auquel on doit les dessins du *Dante*, du *Don Quichotte*, de la *Bible*, des *Contes de Perault*, d'*Atala* et tant d'autres encore.

~~~~~ Une série de lettres adressées à l'*Événement* par M. de Boissy remet en lumière le nom du célèbre marquis.

Un certain M. Fagnani, peintre américain, avait fait le portrait du spirituel sénateur et l'avait envoyé à l'exposition. Ce portrait, que nous sommes bien forcés de croire mauvais ou du moins insignifiant, fut refusé par le jury.

L'artiste s'en fut trouver M. de Boissy, qui peut-être crut voir là un parti pris dû à sa personnalité (ce qui n'a évidemment aucune influence sur la question), et pour le consoler de cet échec, le sénateur mû par sa bonté, écrivit à l'artiste une lettre dans laquelle il lui déclarait qu'il avait fait un chef-d'œuvre ou à peu près ; qu'un jury qui pouvait méconnaître un tel talent n'était pas un aréopage, mais bien un tribunal dont le public pouvait casser le jugement ; qu'au surplus, il voulait exposer son portrait chez lui avec une inscription ainsi conçue : *Peint par M. Fagnani, refusé par le jury de l'exposition de 1866, composé de MM.*

La lettre était convenable dans la forme, mais elle froissait, on le conçoit, le jury tout entier et l'administration des Beaux-Arts. M. le comte de Nieuwerkerke, comme président de cette réunion d'artistes, répondit à M. de Boissy en lui disant que chacun de ceux qui le composent est homme de talent et de succès ; qu'au surplus, chacun de ces messieurs est élu par le suffrage universel, et qu'enfin le portrait avait un mérite, celui de représenter les traits du marquis, mais que ce mérite ne suffisait pas pour le faire admettre. Il y avait dans cette réponse quelques traits à l'adresse des gens fanatisés par les discours du spirituel collègue qui allèrent droit au cœur du marquis de Boissy, et comme l'honorable sénateur se résigne difficilement au silence, la correspondance suivit.

Il fut question cette fois de la *taille majestueuse* et de la *tête olympienne* du comte de Nieuwerkerke, et du même coup le marquis répondait à un artiste qui avait pris fait et cause pour le jury, M. Pérignon, le peintre de portraits, et lui proposait d'exposer le tableau dans son atelier. M. Pérignon s'en défendit, et comme le jury a beaucoup d'ennemis, comme toute chose constituée, il surgit une cinquième ou sixième lettre d'un M. Léo d'Argyle, qui venait révéler qu'un sien ami, après avoir eu un tableau refusé par le jury, avait renvoyé à une autre exposition le même tableau, signé d'un pseudonyme et admis cette fois ; qu'enfin, plus tard, repassant une troisième fois devant le jury, cette toile avait obtenu une médaille. Il était disposé, dit-il, à donner à qui de droit le nom authentique de l'artiste auquel était survenue cette singulière aventure.

Le marquis de Boissy muni de cette nouvelle arme est devenu partisan acharné de l'exposition des Refusés dans l'intérêt de l'art, de la surintendance des beaux arts et du jury lui-même.

L'exposition des Refusés, on sait ce qu'elle a produit, pour une ou deux toiles dont l'admission est discutable, on a vu là des centaines de tableaux qui révèlent l'aberration et l'absence de sens commun, et puisqu'il y a jury nous voudrions qu'on fût encore plus strictement sévère. Pourquoi tant d'œuvres vulgaires, sans sève, sans chaleur ? Pourquoi même, je vais bien plus loin, ces œuvres d'un talent froid, correcte, œuvres inutiles qui révèlent la patience et l'attention mais nullement la fougue et le génie, les dons d'en haut et l'inspiration. Rien n'est haïssable comme un coup de feu tiré sans besoin, c'est un bruit inutile, irritant. Un tableau exécuté par un homme qui n'est pas poussé par le besoin irrésistible de produire, par un peintre qui s'est trompé en choisissant sa carrière et qui eût fait un excellent chef de bureau est une chose irritante à voir, négative, sans portée. Or la plupart des portraits exposés au salon sont dans ce cas et jamais un jury ne sera trop sévère pour l'admission de ce genre, facile pour ceux qui n'ont pas de talent, si difficile pour ceux qui cherchent dans un portrait l'âme et la vie du modèle, l'harmonie des tons et la belle composition.

Il est encore une série d'hommes qui spéculent sur le modèle, et le marquis de Boissy était évidemment un sujet destiné à attirer la foule, son portrait exécuté, mal exécuté, pitoyablement exécuté par un barbouilleur quelconque aurait encore eu le privilège de rester le point de mire et l'un portant l'autre le nom du peintre aurait été connu de la foule. Ce qui est mauvais quand l'œuvre d'art n'est pas digne de ce nom.

Je n'ai pas vu le portrait en litige et ne puis me prononcer, mais, je le répète, je doute fort que ce soit une bonne chose, car Dieu sait l'indulgence regrettable dont sont doués les membres du jury.

Avouons cependant qu'après un rapide coup d'œil jeté sur le salon de 1866 on voit que l'admission des portraits est restreinte, il se pourrait donc que l'œuvre de M. Fagnani sans être mauvaise, fût, simplement passable et regardée comme encombrante par le jury auquel on pré-

sente plus de huit cents portraits dans une seule exposition.

~~~~~ Nous sortons du salon la tête bourrée, ahuris, fatigués de cette promenade au milieu de trois mille toiles, sans pouvoir fixer nettement nos souvenirs.

La première journée est curieuse, typique, c'est un article de genre plutôt qu'un compte rendu artistique qu'il faudrait écrire.

Tous les artistes sur le pont ! fringants, élégants, c'est leur première représentation, ils font les honneurs à leurs amis, on se heurte, on se salue, on se félicite. Que de sourires, que de gracieuses hypocrisies, hypocrisies nécessaires, hélas !

— Adorable votre tableau, mon cher !

— Tu sais, mon petit, je ne te dis que ça. Et bien, tu y es. C'est très bien, ah ! mais très-bien, tu sais, je te dis ça du fond du cœur.

— Très-chic ton torse, très-crâne et très-relevé !

— Et ta Cléopâtre, donc ; du vrai nanan, on en mangerait.

Et ces dialogues extraordinaires sont coupés par des visites qu'on fait et qu'on reçoit, on se présente, on se serre les mains, on s'adore. On a du talent, beaucoup de talent, et tout le monde en a pour qu'il n'y ait pas de jaloux.

Toutes les nuances sont là en échantillon. Il y a la pauvre mère, très-fière de son grand artiste, le rapin très-ému qui débute, le peintre rebuté qui dit du mal du jury, l'endurci dans le crime, qui grince des dents devant les Gérôme, la dame qui fait des copies au Louvre, qui dégage le dogme et a fait la partie d'expliquer le salon à ses voisines, la dame du monde sans orthographe qui vous rencontre et vous dit, la bouche en cœur :

— Dieu ! que vous avez un joli talent sur la peinture.

Au hasard des yeux je cite à la hâte parmi les succès : *Le Massacre des Polonais*, par le fils de M. Robert-Fleury, — *le Passage du gué*, un délicieux tableau de Fromentin, — l'admirable et très-admiré paysage de Courbet, — des mendiants italiens à la porte d'un palais, par M. Bonnat, — un bourreau, très-curieux tableau de M. Gérôme, — un très-joli Worms, — deux excellentes toiles de M. Brown, — deux Corot de la plus belle qualité, — un Daubigny superbe, — un beau portrait de Jabbert, — *Un fou avec des chiens*, par M. Roybet, excellente chose, — une grande toile de M. Mérino, reléguée à tort dans les salles du fond.

Je renonce à citer le reste. A force d'écrire, ayant encore dans la tête cette symphonie d'instruments qui jouent tous ensemble et chacun une partition différente, je ne vois ni n'entends plus rien.

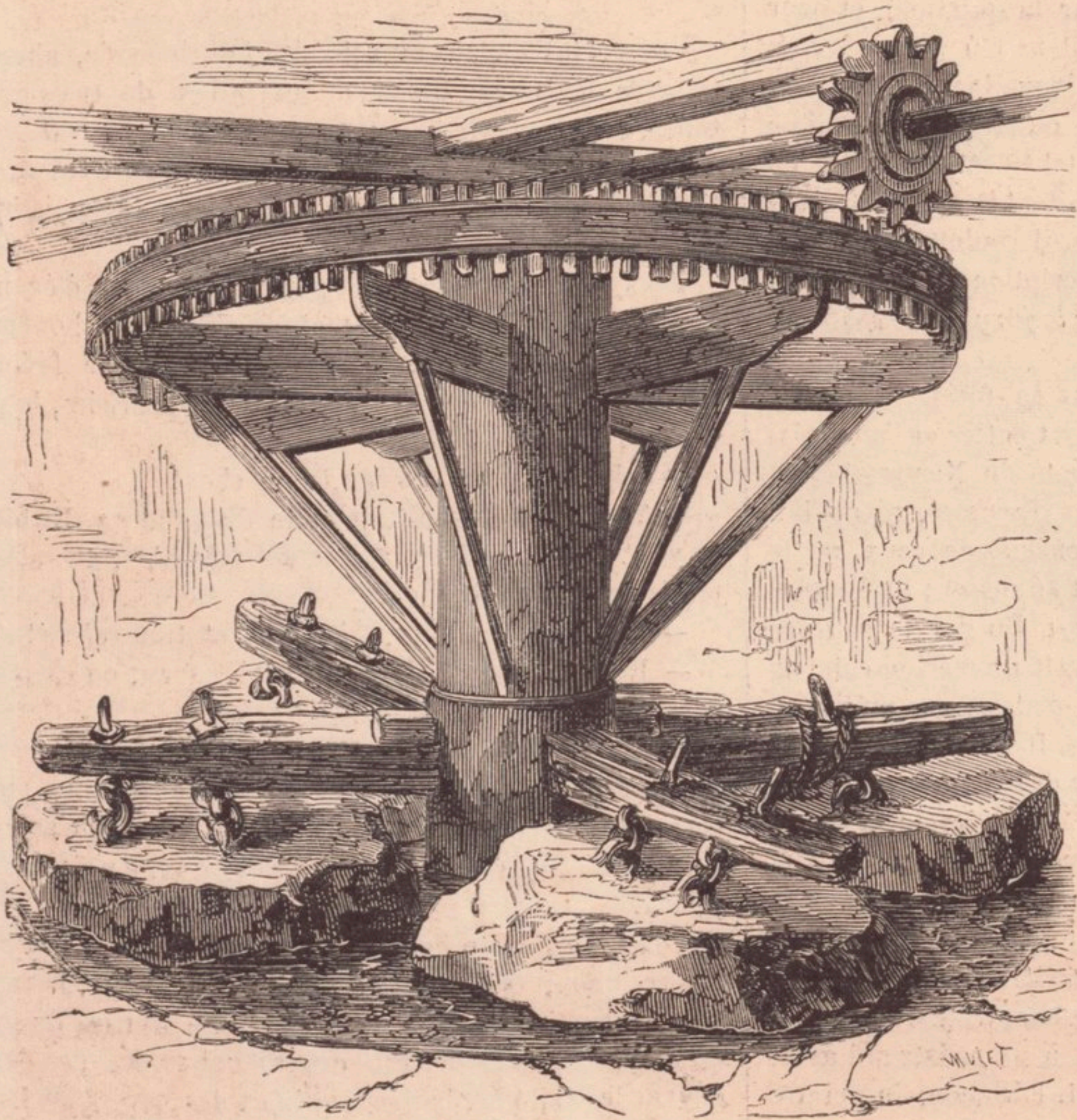
Mais le salon sera fait ici patiemment et consciencieusement, et nous nous proposons aussi de publier quelques-uns des tableaux les plus remarquables, comme chaque année.

L'administration a fait ce qu'elle a pu pour bien éclairer les salles ; elle a expérimenté deux systèmes : l'un, qui place le spectateur sous un dais et le met dans l'ombre, pendant que la peinture est en pleine lumière ; l'autre système consiste à surélever ce dais, qui prend la forme d'un parallélogramme, et à le diminuer dans sa largeur.

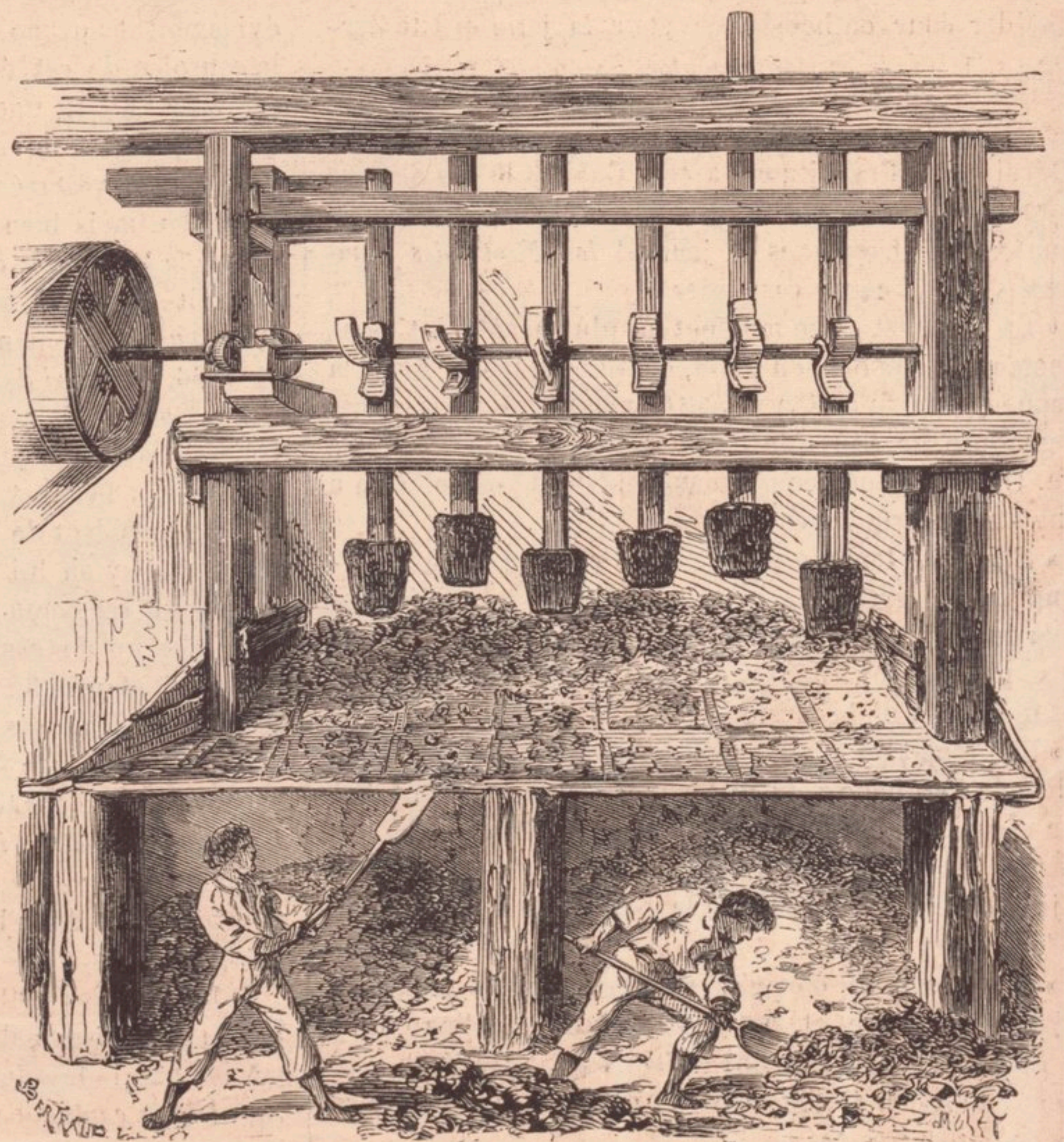
Il y a peu de portraits et ce n'est pas dommage ; les natures mortes sont moins nombreuses, et il s'est glissé, comme toujours, par les fentes de la bienveillance, quelque cinq cents toiles indignes d'un Salon. On crie bien, comme toujours, à la décadence, mais peu à peu on découvre, par ci par là, de très-bonnes choses. Le vrai danger est là, dans une dose de talent trop répandue, dose modeste, presque honorable, qui exclut les audaces, les idées, les grands efforts.

C'est propre et ordinaire, ce qui est horrible en peinture.

Le premier jour, il y a eu un petit scandale digne de la chronique, et, malheureusement, cela retombe sur un peintre de talent et sur un homme sympathique, dont on a perché la toile à des hauteurs incommensurables. On épilogue beaucoup là-dessus. Après le Fromentin et le tableau du jeune Tony Robert-Fleury, c'est le succès du Salon.



Les taonas (moulins broyeur).



Les bocards (pilons en fonte).

## Les Mines d'argent du Parral (1)

(MEXIQUE)

Nous avons publié, dans notre numéro du 14 avril, les dessins représentant l'entrée des mines d'argent du Parral, et les hauts fourneaux servant à la fusion du mi-

(1) Voir le numéro du 14 avril.

nerai. M. Desmare, lieutenant au 7<sup>e</sup> de ligne, notre correspondant, à l'obligeance duquel nous devons ces excellents croquis, nous en adresse de nouveaux, qui complètent admirablement les premiers.

Ainsi, nous avons conduit le lecteur dans les mines célèbres du Parral, et nous le faisons assister à l'extraction, au bris, à la fonte du minerai, et enfin, aux transformations successives de la *plancha*. C'était, pour nous

servir de l'expression locale, le travail par la *voie sèche*, il nous reste à faire connaître le travail par la *voie humide*.

Voici comment ce dernier s'exécute :

Le minerai sortant du puits est broyé par des *bocards* ou gros pilons en fonte, mis en mouvement par la vapeur ; les parcelles tombent dans un crible placé au-dessous des bocards, et, lorsque la pierre est réduite en



MEXIQUE. — Les mines d'argent de Chihuahua Hacienda de Beneficios. — Vue générale de las huertas. (Croquis de M. Desmare, lieutenant au 7<sup>e</sup> de ligne.)



EXPOSITION DU BOULEVARD DE LA MADELEINE. — Une rue au Caire. (D'après l'aquarelle de M. Hildebrandt.)

poudre, elle est mélangée de plusieurs parties d'eau et jetée dans les *taonas*.

Ces taonas sont des espèces de moulins mus également par la vapeur; ils offrent une certaine analogie avec nos machines à broyer le chocolat; à la partie inférieure de l'arbre formant axe, sont plantés de forts madriers auxquels sont attachés, par des crampons, d'énormes blocs de porphyre. La trituration se fait assez rapidement: quinze jours de travail, au plus, suffisent pour obtenir une pâte bien compacte et bien liée, que l'on retire du bassin; elle prend le nom de *tortas* ou *tourtes*.

La tourte est divisée en plusieurs centaines de tas ne dépassant pas cinquante centimètres de hauteur et largeur; ils rappellent, par la couleur et l'endroit bien pavé où ils sont placés à peu de distance les uns des autres, les gracieux monticules de macadam que l'édilité fait aligner le long de nos boulevards les jours de pluie. J'oubliais de dire que déjà une préparation, composée de mercure, de sel et de sulfate de cuivre, avait été ajoutée à la tourte à la sortie du bassin.

C'est ensuite à l'aide de chevaux, mulets, bœufs, etc., attelés de front et sur quatre rangs à un poteau, au centre de la cour dallée, piétinant pendant vingt-trois jours sur cette pâte argenteuse, que l'amalgame en question est bien complet.

Vient ensuite le lavage, — on comprend que cela ne soit pas inutile; — l'eau étant écoulée et les matières étrangères disparues, il ne reste plus qu'à enlever le mercure, dont le rôle actif cesse naturellement.

Cette séparation s'opère ainsi: la *tourte* est placée premièrement dans un sas ressemblant assez, pour la forme, à ceux dont se servent nos confiseurs pour passer leurs sirops; déjà, par ce moyen très simple, une certaine quantité de mercure est tamisée.

Mais l'argent n'est pas encore complètement dégagé, et la matière doit subir une dernière opération. On la verse dans des cloches en fonte, dont l'orifice est fermé par une grille; cette cloche est placée dans un tube qui l'emboîte exactement; sa base plonge dans un bassin contenant cinq ou six centimètres d'eau. Le feu étant allumé et la cloche échauffée, le mercure, plus fusible que l'argent, se liquéfie à un degré insuffisant pour faire fondre le précieux métal, tombe dans le bassin et s'y condense. Le feu est éteint et on laisse refroidir.

C'est alors, deux heures après, que l'heureux directeur des mines, notre compatriote, M. Quimper, peut donner une séance de prestidigitation et nous faire voir, sous chaque cloche ou gobelet, non une muscade, mais un beau lingot d'argent que les balanciers de la monnaie convertiront bientôt en brillantes pièces de *cinq francs*.

JULES FAY.

### Le Jour du Vernissage, au Salon

ACTUALITÉ

Lorsque les tableaux admis à l'Exposition des Beaux-Arts sont en place, c'est-à-dire deux ou trois jours avant l'ouverture des salons, les artistes sont autorisés à venir jeter un coup d'œil sur leurs toiles et à leur donner le coup de *fin*; en langue vulgaire, les épousseter et les vernir.

Mais le vernis n'est souvent qu'un prétexte: ce qui intéresse surtout les exposants, c'est de voir à côté de qui on les a placés, la hauteur à laquelle on a accroché leurs toiles et la lumière qu'elles reçoivent. Les organisateurs, ce jour-là, reçoivent plus de malédictions que tous les criminels de l'année n'en envoient à leurs juges pendant les trois jours que le proverbe leur accorde. A peine cinquante exposants, sur trois mille, se déclarent-ils satisfaits, encore n'est-ce pas sans restrictions; les autres jurent par Raphaël ou Rubens, suivant leurs tendances, que la classification n'a pas le sens commun; qu'on a détruit l'effet sur lequel ils comptaient; que le jour est exécrable, et qu'en aucun pays et à aucune époque l'art n'a été mené avec un pareil sans façon.

Il va sans dire que la critique conserve aussi ses droits. On ne perd pas l'occasion de décocher un sarcasme ou une épigramme aux œuvres des confrères, et jamais journalistes n'arriveront, dans leurs comptes rendus les plus verts, à l'ironie de ces critiques verbales.

Le jour du vernissage est pour les peintres ce que la répétition générale est pour l'auteur dramatique.

M. V.

### Une Rue au Caire

ACTUALITÉ

La ville du Caire est divisée en plusieurs quartiers qui offrent des physionomies complètement différentes suivant les populations qui les habitent. Quatre grandes places peuvent servir de points de repère pour se diriger dans les diverses parties de la ville. Ce sont: l'*Esbékkeh*, au nord-ouest, et la première qu'on rencontre en entrant dans la ville en venant d'Alexandrie. C'est un vaste square qui sert de lieu de promenade et de réunion; le *Birkel-el-Fil* est un grand espace marécageux au milieu du quartier arabe, et au sud et au sud-est on trouve les places de *Roumeïleh* et de *Kawameïdan*.

Les rues principales sont au nombre de huit: trois dans le sens de la longueur et trois transversales. La plus importante est la rue Mouski, dans le quartier franc. En dehors de ces voies principales, on rencontre un grand nombre de ruelles et d'impasses qu'on ferme le soir avec des grilles.

Le dessin que nous donnons aujourd'hui est fait d'après une aquarelle de M. Hildebrandt, dont nous avons déjà reproduit une rue à Pékin au mois de mars dernier. La vue est prise dans la grande rue longitudinale qui s'étend depuis le faubourg Hassanyeh jusqu'à Bab-el-Seïdéh. Cette rue, qui longe les principaux bazars, est une des plus animées du Caire.

Nous ne reviendrons pas sur M. Hildebrandt dont Paris et Londres ont admiré la magnifique collection d'aquarelles et que, par une remarquable illusion d'optique l'aléthescope Ponti nous fait voir de grandeur naturelle. C'est sans contredit le musée de voyages le plus complet qui existe.

LÉO DE BERNARD.

### REVUE ANECDOTIQUE

GENS DE COUR ET GENS EN PLACE (Suite).

LE DUC DE NIVERNOIS n'avait pu obtenir un régiment pour un de ses parents. Comme on félicitait devant lui le nouveau colonel qui avait enlevé ce grade à force d'intrigues, celui-ci dit avec un semblant de modestie:

« Ce qui me flatte le plus en cette occasion, c'est que, pour obtenir une si haute faveur, je n'ai fait aucune démarche.

— Je le crois bien, murmura le duc, — quand on rampe, on ne marche pas. »

Ce jeu de mots, attribué depuis à bien d'autres personnes, se trouve dans la *Chronique scandaleuse* de 1783.

Une autre fois, on critiquait fort devant Louis XVI l'auteur des *Inconvénients des droits féodaux*, qui soulevaient alors beaucoup de récriminations.

« Qu'en pense M. de Nivernois? demanda Turgot.

— Je pense que c'est un fou, mais non un fou *fiéffé*. »

Selon la *Correspondance secrète* d'avril 1775, ce calembour amusa infiniment le roi « qui cependant ne les aimait pas. »

Encore une aversion dont je me permets de douter.

Lors de son élection à l'Académie, le comte de Tressan, qui avait à se reprocher une épigramme contre le duc de Nivernois, est agréablement surpris d'apprendre que le vote de ce seigneur lui avait été favorable. Il court le remercier. La conversation s'engage sans allusion aucune au passé. Seulement, à la fin, le duc dit en reconduisant le visiteur jusqu'à sa porte:

« Eh bien! monsieur le comte, vous voyez qu'en vieillissant, nous perdons la mémoire. »

Je remercie Grimm de nous avoir conservé la mémoire de ce fait à la date du 17 décembre 1780. — Jamais on n'a mis plus d'esprit et de délicatesse dans l'oubli d'une injure.

M. DE MAUREPAS fut ministre en un temps où on blâmait le goût de Marie-Antoinette pour la parure.

« Eh bien! mon cher comte, lui dit-elle un jour en sortant de son appartement... Vous cesserez de me gronder en voyant à quelle simplicité se réduit votre toilette. Me voilà vouée au satin vert uni depuis la tête jusqu'aux souliers. »

Le ministre ne manqua pas une si belle occasion de déclarer qu'il ne s'étonnait pas de voir *l'univers aux pieds* de la reine, — à laquelle, rapporte le nouvelliste Metra (1776), « ce calembour très-heureux a fait grand plaisir. »

Autre mot du même. Celui-là est incontestablement plus heureux.

Lors de la paix conclue avec l'Angleterre en 1790, on demande à l'Académie des inscriptions la légende d'une médaille commémorative.

Après six mois d'attente, une députation lui apporte cette devise: *Pax cum Anglis*.

— *Et cum spiritu tuo*, achève le ministre au reçu de la chose.

LE PRINCE DE LIGNE aimait le marquis de Montaille, mais il ne pouvait souffrir le comte de Montaille, son frère cadet.

Aussi, feignait-il toujours de ne pas comprendre lorsque son valet de chambre annonçait M. de Montaille.

« Si c'est le marquis de Montaille, qu'il entre; mais s'il s'agit du compte de mon tailleur, qu'il revienne. »

Notez que le prince de Ligne a professé publiquement de son dédain pour le calembour. Nous en prendrons plus d'un encore en flagrant délit de contradiction.

LA NOBLESSE DE SAVOIE. — Lors d'un voyage en Savoie, un roi de Piémont avait reçu de grandes doléances sur la misère où se trouvait le pays. (Il s'agissait sans doute de quelque dégrèvement d'impôts.) Comme plusieurs gentilhommes étaient venus faire leur cour en habit de gala, il leur fit sentir qu'un si bel équipage démentait l'annonce de leur pauvreté.

« Sire, répond l'un d'eux, nous avons fait ce que nous devons pour honorer Votre Majesté... mais nous devons ce que nous avons fait. »

Champfort a, le premier, célébré les mérites de cette réponse; elle mérite doublement d'être annexée à une histoire de l'esprit français.

LA DUCHESSE DE BIRON assistait à une représentation d'*Iphigénie*, à la Comédie-Française. La soirée fut tumultueuse. On touchait à l'an 1790 et on sévissait déjà contre l'aristocratie des loges. Une pomme est lancée du parterre à la tête de la duchesse, qui l'expédie, le lendemain, à Lafayette, avec ces mots:

« Permettez-moi de vous offrir le premier fruit de la révolution qui soit arrivé jusqu'à moi. »

MADAME P... — Son mari était intéressé dans les fournitures de l'armée sous l'Empire. Au demeurant, jolie et spirituelle. Un soir de réception, les œillades plongeantes d'un chef de division au ministère de la guerre (Arcambal) lui font presque regretter d'avoir mis une robe décolletée. Sans pitié pour son embarras, le fâcheux poursuivant se rapproche et obsède tellement la dame qu'elle lui dit:

« Je vous en prie, monsieur Arcambal, vous savez que, nous autres fournisseurs, nous n'aimons pas qu'on y regarde de trop près. »

TALLEYRAND. — Tout le monde lui attribue une épigramme fort juste sur les traîneurs de sabre du premier Empire. On ne saurait trop la rappeler, car elle est heureuse.

On causait dans un salon, et le mot *pékin* venait d'être prononcé pour la quatrième fois par le général D...

« Pardon, général, demande Talleyrand, mais à qui donc s'applique au juste ce mot *pékin*? »

— Nous autres, réplique le général, nous appelons *pékin* tout ce qui n'est pas militaire.

— Ah! fort bien! comme nous, alors, nous appelons *militaire* tout ce qui n'est pas *civil*. »

A l'époque du procès Fualdès, M<sup>me</sup> de L..., croyant mortifier Talleyrand, lui adresse ce mauvais jeu de mots sur sa claudication:

« Quelle horreur! Croiriez-vous, monsieur, qu'on vient d'écrire sur la porte de votre hôtel: *maison Bancal*? »

— Que voulez-vous, madame!... Le monde est si méchant. On vous aura vu entrer. »

(On se rappelle que l'assassinat de Fualdès avait été commis à Rodez, dans un mauvais lieu tenu par une affreuse vieille nommée Bancal.)

Il envoie chercher un riche fournisseur militaire et dit en apprenant qu'il était allé à Barèges prendre les eaux.

« Il faut donc toujours qu'il prenne quelque chose. »

Rulhière se défendait un jour de la mauvaise réputation qu'on lui avait faite. Il s'écriait :

« La main sur la conscience, je ne me reproche qu'une seule méchanceté.

— Quand finira-t-elle ? demande Talleyrand.

M. DE CORBIÈRE. — Lors de l'invasion des Trois cents dans la Chambre des députés, sous la Restauration, un membre de la droite disait à M. de Corbière :

« Où diable avez-vous été les prendre ? Pas un orateur ! pas une tête !

— Eh ! tant mieux, ce ne sont pas des têtes, mais bien des boules qu'il nous faut. »

Ce ministre ne se gênait guère plus avec le roi qu'avec la Chambre. Lorsqu'il vint travailler aux Tuileries pour la première fois, il déposa, pour être plus à son aise, son mouchoir, sa tabatière et ses lunettes sur le bureau de Louis XVIII, qui lui dit effrayé :

« Il me semble, monsieur de Corbière, que vous videz vos poches.

— Votre Majesté aimerait-elle mieux que je les rempisse ? »

LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — C'est à elle qu'on fait honneur de presque tous les calembours politiques commis sous la monarchie de 1830.

Écoutons plutôt M. Alphonse Karr rendre compte des débats de cette fameuse question d'Orient.

M. Mauguin : « C'est une chose de quelque importance que le siège d'Hérat. »

(La Chambre entend et pense au siège des rats. — Éclat de rire universel.)

M. Fulchiron : « Le siège d'Hérat a excité les souris de la Chambre. »

M. Hébert : « Qu'en pense le schah ? »

M. de Belleyme : « Le schah les surveille : il a l'œil perçant. »

À vrai dire, tout cela sent un peu la charge. Cependant, M. Alphonse Karr déclare ne pas sortir des bornes de la vérité dans cet autre extrait que je copie servilement :

SUITE DES TRAVAUX DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS. SUITE DES DISCUSSIONS PARLEMENTAIRES.

#### QUESTION DE LA CONVERSION

MM. les députés se font passer de petits papiers sur lesquels on lit :

Quel est le sentiment qui maigrit le plus les hommes ? Quels sont les trois départements qui ne mettent pas de beurre dans leur cuisine ?

Ces questions circulent, — et chacun essaye de les résoudre. — L'Œdipe le plus fort écrit sa réponse, et les papiers recommencent à circuler.

Deux de ces papiers que nous avons eus dans les mains contiennent, outre ces questions, les réponses que voici :

Sur la première question : — l'admiration (la demi-ration).

Sur la seconde : — Aisne, Aube, Eure (haine au beurre).

N. B. — Il n'y a pas, dans ce précis des travaux parlementaires, la moindre plaisanterie. Tout est vrai.

LE PRINCE DE CONDÉ. — Lors des premiers troubles de 1562, une entrevue de la reine mère et du prince de Condé a lieu près de Beaugency.

Catherine de Médicis sourit en voyant les casaque blanches que portent les cavaliers du prince et demande d'un air moqueur :

« Eh ! pourquoi tous ces meuniers ? »

Condé répond militairement :

« Madame, c'est pour charger vos ânes. »

Environ cent ans après, un autre Condé se montrait non moins malicieux.

Turenne était mort. Mascaron et Fléchier avaient fait chacun son oraison funèbre, presque au temps où Luxembourg avait remplacé ce grand capitaine dans le commandement de l'armée. Comme la campagne n'était pas bien menée au gré du prince de Condé, ce dernier formula ainsi son avis sur le talent des deux prédicateurs :

« Luxembourg a mieux fait l'éloge de Turenne que Fléchier et Mascaron. »

UN MAIRE DE BESANÇON. — En 1857, on inaugurerait un chemin de fer reliant la Suisse à la France. Chaque nation avait là ses représentants. C'était pour la Suisse l'avoyer du canton de Vaud avec deux échevins ; — pour la France, le maire et deux conseillers municipaux de Besançon.

La fête ne pouvait se passer sans le discours de rigueur. Dans une harangue assez longue, très-chargée de souvenirs

historiques, l'avoyer évoque l'ancienne amitié des Helvètes et des Bisontins.

Le maire de Besançon, Convers, remarque dans l'assistance un certain froid auquel il coupe court par cette joyeuse réplique :

« Elle existe toujours, l'ancienne liaison dont vous avez parlé, monsieur l'avoyer. Aujourd'hui comme jadis, il règne entre nous et nos bons voisins du pays de Vaud une touchante conformité. Mêmes habitudes laborieuses, mêmes allures, même extérieur... Et tenez ! nous voici trois Francs-Comtois, qui avons trois têtes de veau ! »

Et tout en touchant son crâne dépouillé, il indiquait les têtes chauves de ses compagnons.

Inutile de demander si on se mit à rire, en dépit de la solennité. Jusqu'à sa mort, arrivée tout récemment, Convers se plaisait beaucoup à rappeler un à-propos dont il était fier.

Dans les salons officiels, le dernier mot en date est celui que le chroniqueur de l'*International* prétend avoir recueilli cet hiver :

Mme \*\*\*, adorablement jolie, mais très-connue pour les audaces benoîtées de son langage, est au milieu du grand salon. Toilette splendide : quelques centimètres de corsage seulement et les plus admirables épaules. En revanche, un jupon avec une traîne qui n'en finit pas. Un monsieur marche sur la traîne.

» — Fichu animal ! dit la dame en se retournant.

» — Ah ! madame, voilà un fichu qui serait mieux placé sur vos épaules que dans votre bouche. »

(A continuer.)

LOBÉDAN LARCHEY.

#### MADRID

#### POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Le 24 avril, dans l'après-midi, a eu lieu à Madrid, par S. M. la reine Isabelle, la pose de la première pierre du monument destiné à recevoir une bibliothèque et un musée national. L'idée de la fondation de cette institution utile et glorieuse est due à M. Marqués de la Vega de Armijo, ministre des travaux publics.

Une foule immense occupait, dès le milieu du jour, les abords de l'esplanade de l'ancienne école vétérinaire complètement transformée depuis quelques années par les jolies habitations qui ont été élevées tout autour, et les balcons des hôtels voisins étaient garnis de la société la plus élégante. On évalue à plus de quatre mille personnes de toutes classes le nombre des assistants à la cérémonie.

Le bâtiment qu'on va construire aura la forme d'un parallélogramme, d'une superficie de plus de 365,000 pieds carrés.

Le pourtour de cet immense espace était entouré de palissades aux couleurs de la nation. Aux quatre angles et au centre s'élevaient de grands mâts portant les armes de l'Espagne et, dans l'intervalle, des mâts plus petits reliés entre eux par des guirlandes d'étoffes et de fleurs portaient les armes des diverses provinces qui constituent le royaume d'Espagne.

Au centre du parallélogramme s'élevait une estrade surmontée d'une tente destinée à la famille royale.

La première pierre a été posée par la reine au son d'un orchestre composé de plus de trois cents musiciens, en présence de la cour et du corps diplomatique.

Parmi les discours prononcés, on a beaucoup remarqué ceux du ministre des travaux publics et de M. Juan Eugenio Hartzembusch, qui fait partie du corps des bibliothécaires.

M. V.

#### Le Camp du Drap d'or

ACTUALITÉ

L'hippodrome vient de commencer la saison par la reprise d'une pièce qui, jadis, a eu le plus grand retentissement, le *Camp du Drap d'or*.

Tout le monde sait qu'on a donné ce nom au lieu où se passa, en 1520, la célèbre entrevue entre François I<sup>er</sup>, roi de France, et Henri VIII, roi d'Angleterre. Il est situé dans le département du Pas-de-Calais, entre Guines et Ardres, villes qui alors appartenaient, la première aux Anglais, la seconde aux Français. Le nom de *camp* ou

*camp du drap d'or* lui fut donné à cause de la magnificence que les deux cours y déployèrent à l'envi.

François I<sup>er</sup> avait l'intention de s'assurer l'appui du roi d'Angleterre contre Charles-Quint, mais le cardinal Wolsey, ministre du roi d'Angleterre, gagné par l'Empereur, prévint les effets de l'entrevue.

Les seigneurs des deux cours qui accompagnaient leurs souverains déployèrent un tel luxe, que la plupart se ruinèrent en vêtements somptueux, et que, suivant l'expression d'un vieux chroniqueur, les comtes et barons « portaient leurs châteaux et leurs moulins sur le dos. »

On comprend qu'un tel sujet était bien propre à être transporté à la scène, et il y a une douzaine d'années que la pièce reprise il y a quelques jours, a été créée.

La richesse des costumes de l'hippodrome, sans égaler celle des habits des braves gentilshommes des deux rois, est suffisante pour causer une illusion agréable, et nous ne doutons pas du succès du *Camp du Drap d'or*.

Notre dessin représente le défilé, ou dernière scène. Les deux rois entrent par deux portes opposées, et font le tour de l'arène avec leur cour avant de gagner l'estrade sur laquelle est dressée une tente-abri où ils doivent discuter les intérêts des deux royaumes.

À l'hippodrome, cet épisode est parfaitement réussi.

LÉO DE BERNARD.

#### LA PRÉVOYANCE DE LOVELACE

Suite (1)

C'était cependant le baron de Poulis, mais neuf ans de voyages et d'études l'avaient transformé ; il paraissait un peu plus âgé qu'il n'était en réalité : on lui eût donné aisément trente-deux ans ; de taille moyenne, assez fort d'épaules, d'une complexion musculeuse, il avait les cheveux châtain-clairs, le teint pâle, les yeux bleus de mer, de grands moustaches et une impériale blonde, et, dans toute sa personne, quelque chose de ferme et de grave : il n'était pas, il est vrai comparable à Olivier de Reussler au point de vue des avantages physiques, mais son regard était plus franc, son attitude plus simple : sa distinction, moins romanesque, était d'une élégance égale, et certainement si le cœur de Thérèse eût été libre, Fernand aurait plu à sa cousine, non point passionnément, du premier regard, mais sérieusement tout de suite et, plus tard, profondément.

Bien que les projets du marquis de Miremont eussent bien mal disposé Thérèse pour le baron de Poulis, Fernand avait l'air si doux, son visage révéla dès qu'elle le vit une admiration si affectueuse, qu'elle ne put s'empêcher de lui tendre la main avec une sympathie cordiale :

— Vous ne me reconnaissez pas, Thérèse, dit M. de Poulis en souriant ; il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, en effet, mais moi je ne vous ai jamais oubliée.

Ce mot, qui n'était après tout qu'une formule de politesse, parut à Thérèse presque aussi audacieux qu'une déclaration : elle n'osa point cependant y répondre avec trop de froideur, mais après quelques paroles échangées, elle prit un prétexte et se retira.

— Eh bien ! dit le marquis à Fernand, comment trouves-tu ta cousine, mon ami ?

M. de Poulis regarda un instant son oncle avec une expression indécise, puis il répondit d'une voix triste :

— Charmante, mon oncle.

— Tu dis cela, s'écria le marquis en se renversant dans son fauteuil, comme si tu pensais : affreuse !

— Moi ! comment imaginez-vous que j'aurais aussi mauvais goût ? répondit Fernand avec un sourire douloureux. J'affirme un fait généralement admis, je suppose, et je n'insiste pas.

— Que diable veux-tu dire ? demanda M. de Miremont : je ne comprends pas un mot à tes phrases diplomatiques.

Fernand regarda une seconde fois le marquis avec cette loyale assurance qui était le caractère même de sa physionomie, puis après un silence :

— Je veux dire, reprit-il d'une voix quelque peu altérée, que je n'ai pas plu à ma cousine...

(1) Voir les numéros de 469 à 472.



MADRID. — Pose, par la reine Isabelle, de la première pierre de la première pierre de la Bibliothèque et des Musées nationaux. (Place de l'ancienne Ecole des vétérinaires.) (D'après le dessin de M. Baumann.)



PARIS. — Inauguration de l'Hippodrome. — Le camp du drapeau d'or. — Le défilé du cortège.

— Ah ! par exemple ! s'écria M. de Miremont. Fernand l'arrêta d'un geste.

— Et non-seulement je ne lui ai pas plu, mais je gagerais qu'elle aime quelqu'un — et ce quelqu'un n'est pas moi, malheureusement.

— Tu rêves ! interrompit le marquis ; cela n'est pas possible... parce que... enfin... parce que ce n'est pas possible !

— Pourquoi n'est-ce pas possible ? demanda Fernand avec véhémence : pourquoi M<sup>lle</sup> de Miremont, parmi tous les jeunes gens qui l'entourent et qui l'admirent, n'aurait-elle pas fait un choix digne d'elle, et ne m'en voudrait-elle pas de venir déranger ses projets d'avenir ? Je ne vois rien là que de très-naturel et de parfaitement honnête.

— Je te dis, entêté ! s'écria le marquis, je te dis que tu te trompes !

— Dieu le veuille ! répondit M. de Poulis ; c'est tout ce que je désire, mais je m'en assurerai, soyez-en sûr.

— Thérèse n'aimera jamais, reprit M. de Miremont, qu'un jeune homme officiellement présenté par son père !

— Qu'en savez-vous ?

— Ce que j'en sais ! s'écria le sénateur... ah ! parle ! N'ai-je pas des yeux et des oreilles ! N'aurais-je rien vu et rien entendu ? Et d'ailleurs comment donc crois-tu que ta cousine a été élevée ? Ah ! tu me fais perdre la tête avec tes visions ! J'en aurai une attaque d'apoplexie. Je m'en vais prendre un peu l'air et de là j'irai au Sénat.

— Mon oncle ! dit Fernand avec un grand calme et retenant par le bras M. de Miremont qui allait sortir, un tel entretien ne peut se terminer de la sorte. Il ne me conviendrait pas de paraître prendre un prétexte pour repousser une alliance décidée entre ma mère et vous. Cependant je ne peux faire le malheur de ma cousine et le mien. Peut-être au contraire essaierais-je volontiers de la sauver. J'ai donc l'honneur de vous la demander officiellement en mariage, mais avec cette clause que si elle aime véritablement un homme capable de la rendre heureuse, vous me rendrez ma parole.

— Accepté ! dit le marquis, et tu es un loyal garçon, Fernand ; mais je suis bien tranquille et te considère dès à présent pour mon gendre.

— C'est là un secret entre nous deux, reprit M. de Poulis, ne l'oublions ni l'un ni l'autre. Si ma cousine aime un homme indigne d'elle, alors je lutterai, j'entreprendrai de l'arracher à sa perte, au nom de mon attachement pour elle et des droits que vous me conférez aujourd'hui. Si elle n'aime personne, c'est mieux encore, mais je n'y crois pas.

— Tu m'amuses, mon neveu, dit le marquis en se levant, et tu me fais rire avec tes soupçons. Cela te regarde, je n'en parlerai même pas à ma fille qui s'indignerait avec raison. Tiens, prends donc un *londrés* dans ma boîte à cigares. Et sur ce, je m'en vais au Sénat.

## IV

M. de Miremont allait d'ordinaire passer l'été dans un petit château qu'il avait loué. On appelait le Mont-Val cette retraite élégante située à mi-côte du chemin dans le bois de Meudon ; on apercevait de loin les quatre ailes de la girouette, le toit d'ardoises et les volets verts. Le parc était joli, bien dessiné, très-ombreux ; devant la maison un étang de la plus belle eau, reflétait le paysage : les voitures le contournaient pour arriver à un large escalier de marche dont les marches étaient garnies de chaque côté de caisses de fleurs ; en haut de ce peron, une porte vitrée donnait dans un grand salon. Tous les dimanches, le marquis recevait là quelques amis et tous ses invités de l'hiver se retrouvaient l'été au Mont-Val. Il s'y installa peu de jours après son entretien avec Fernand.

Le dimanche qui suivit, Olivier de Reussler arriva vers les trois heures de l'après-midi ; au moment où son phaéton attelé de deux chevaux d'une rare finesse et qu'il conduisait lui-même, arriva rapidement devant le peron, il fut très-surpris de voir en haut du grand escalier un jeune homme qu'il ne connaissait pas et qui semblait se disposer à la recevoir. Mais il avait trop d'assurance pour hésiter : il descendit de voiture, remit les rênes à son groom et se présenta lui-même au baron de Poulis. Celui-ci se nomma comme neveu du marquis de Miremont et n'accueillit Olivier qu'avec froideur. M. de Reussler se mit à l'unisson, et par instinct, sans raison

décisive, du premier coup entre ces deux hommes l'antipathie s'était révélée.

Fernand suivit Olivier au salon où se trouvaient déjà quelques vieux amis du marquis, et une conversation générale venait de s'engager, quand Thérèse entra. Sa beauté délicate était voilée d'une ombre de mélancolie : le regard pénétrant de Fernand ne s'y trompa point : elle avait pleuré. Elle parcourut le salon en disant tour à tour quelques mots aux invités de son père avec sa grâce accoutumée ; M. de Poulis ne la quittait pas des yeux : elle s'en aperçut, et au moment où Olivier s'approchait d'elle pour la saluer, elle prit involontairement une attitude si embarrassée, un tel trouble fut visible dans toute sa physionomie loyale, que Fernand se sentit saisi d'inquiétude : était-ce là ce rival inconnu dont il avait senti la présence dès le premier jour où il avait vu Thérèse ? Quant à Olivier, il demeura impassible, mais lui aussi il observait M<sup>lle</sup> de Miremont : il prit vite son parti : la présence de Fernand avait-elle un sens caché ? c'était ce qu'il fallait savoir, il n'était pas homme à demeurer longtemps dans le doute.

M. de Miremont proposa une promenade dans le parc, et prit les devants accompagné quelques-uns de ses amis avec lesquels il avait entamé une discussion politique : plusieurs jeunes gens sautèrent dans le canot amarré au bord de l'étang : Fernand, déjà embarqué, offrit la main à sa cousine, mais Thérèse n'était point d'humeur à les suivre : elle voulut rester sur la rive avec deux ou trois dames et quelques vieillards qui s'étaient avancés déjà dans une allée transversale, et apercevant Olivier qui était debout auprès d'elle, elle se recula légèrement pour le laisser entrer dans la barque, en lui disant :

— Passez, monsieur le comte, il y a encore une place.

Mais sans répondre à Thérèse, M. de Reussler saisit l'ancre qui retenait le canot au rivage, et la jeta à Fernand. Les rameurs s'éloignèrent, et M. de Poulis vit avec rage Olivier rester seul avec Thérèse.

Ils marchèrent quelques instants en silence sous les grands arbres qui bordaient l'étang : à vingt pas devant eux, les promeneurs discourent sans les voir. Tout à coup Olivier s'écria :

— Quel beau parc ! je comprends que vous puissiez quitter Paris sans regret.

— D'autant plus, répondit Thérèse en riant que Paris vient nous trouver ici.

— Est-ce un reproche, demanda Olivier.

— Un reproche ! pouvez-vous le supposer ? Vous êtes susceptible.

— Peut-être ! dit-il d'un air pensif.

Il y eut encore un long silence, puis M. de Reussler s'arrêta longuement et reprit :

— Ainsi donc, voilà la solitude de votre goût. Je croyais que vous aimiez la campagne aride, la vie contemplative dans les bois sombres et les chemins déserts.

— Vous moquez-vous de moi ? interrompit Thérèse.

— Je parle sérieusement, dit Olivier.

— Vous pensez bien, reprit M<sup>lle</sup> de Miremont, que dans une pareille retraite, vous ne seriez pas reçu.

— C'est vrai, dit-il, mais du moins vous n'en verriez pas d'autres.

Mais Thérèse tressaillit sur ce mot qui semblait annoncer une explication. Au point où en étaient venues les choses, elle était décidée à la provoquer :

— Que vous importe ? demanda-t-elle avec une sévérité affectée.

Mais sa voix tremblait.

Olivier la regarda sans répondre, et l'expression de ses grands yeux d'un bleu sombre semblait révéler un amour profond.

— Pourquoi ne parle-t-il pas, se demanda Thérèse ou pourquoi me regarde-t-il ainsi ?

Ce tête-à-tête fut interrompu par M. de Poulis qui, ne pouvant supporter l'idée d'un entretien entre sa cousine et Olivier, s'était fait débarquer et venait les rejoindre. M. de Reussler ne parut pas autrement mécontent de le voir venir : on eût dit qu'il échappait volontiers à l'embarras d'une réponse catégorique ; tous trois rejoignirent les autres promeneurs, mais l'émotion de Thérèse n'était point demeurée inaperçue à Fernand.

— Il faut maintenant, se dit-il, que je connaisse M. de Reussler. Puis, s'il est tel que je le redoute, je quitte le Mont-Val pour toujours.

## V

M. de Poulis avait affaire à un homme qui ne se livrait

pas aisément et qu'on ne pouvait connaître sans une longue étude. Olivier était formé de tant d'éléments divers, que le plus habile observateur comprenait difficilement les complications de sa nature ; railleur et grave, croyant et sceptique, tantôt brusque et tantôt supérieurement poli, parlant des femmes tour à tour avec dédain et avec enthousiasme, parfois cynique de langage et parfois austère en maximes, homme de son temps pendant un quart d'heure et, peu après, homme d'il y a un siècle, il mêlait l'une à l'autre la dissimulation et la franchise, de telle sorte qu'il était impossible de distinguer dans ses discours le faux du réel ; un brillant vernis recouvrait ce caractère insaisissable ; le regard glissait sur lui comme sur une surface très-éclatante, mais sans transparence, et les grâces artificielles de l'homme du monde le plus accompli peut-être que j'aie jamais rencontré voilaient presque complètement la véritable nature de son esprit et de son âme.

Fernand, ce soir-là, essaya vainement de le deviner ; il se heurtait contre une armure de diamant ; Olivier fut impénétrable comme toujours, mais peut-être, en cette circonstance particulière, se comprenait-il assez peu lui-même. Il suivait jusque-là l'impulsion de sa fantaisie, de son goût très-vif pour Thérèse, sans se demander où le conduirait cette aventure, évitant de s'engager, il est vrai, mais s'attardant volontiers dans une passion pour une charmante fille dont il se voyait adoré.

La présence de Fernand vint donner soudain à ses idées un autre cours ; il fut forcé de réfléchir ; tout ce que lui avait dit M. de la Cérisaie lui revint en mémoire ; il n'y avait guère songé d'abord, mais en face de ce jeune homme dont il n'était pas difficile de surprendre l'amour profond et passionné, et qui certainement ne jouait pas uniquement le rôle de cousin chez le marquis de Miremont, la question se posa dans toute son intensité devant Olivier. Épouserait-il ou non Thérèse ? Il sentait bien qu'il n'y avait plus à hésiter ; et l'attitude plus audacieuse, presque provoquante d'une jeune fille dont il connaissait bien la réserve lui démontrait que Thérèse voulait être éclairée désormais à tout prix et, pour disposer sagement d'elle-même, connaître pleinement la vérité.

Il se retira donc tout rêveur et ne sachant trop que résoudre ; d'un côté, il savait combien la dot de Thérèse était peu considérable ; de l'autre, il se sentait vivement épris. Il suivait la route de Paris lentement, regardant machinalement la lueur que projetaient les lanternes du phaéton :

Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes,

lorsqu'à l'extrémité de Meudon, il entendit des éclats de voix et des rires qui venaient d'une maison coquette abritée par un bouquet de bois ; de brillantes lumières apparaissaient aux fenêtres ; Olivier fut tiré de sa méditation par le bruit, et levant la tête :

— Mais, dit-il, reconnaissant l'endroit où il se trouvait, il paraît qu'on s'amuse chez Suzanne Leclerc. Si j'entraîrais surprendre tous ces bons convives, cela me distrairait. Allons !

Aussitôt il tourna bride et, un instant après, il pénétra dans une salle à manger éclairée où l'une des plus jolies pécheresses de ce temps-là, Suzanne Leclerc, donnait à souper à cinq ou six gentilshommes de haut parage et à nombre égal de ses pareilles.

L'arrivée d'Olivier fut saluée par des acclamations retentissantes. Le comte prit place autour du punch et voulut rire comme les autres ; mais Suzanne, qui était pour lui une ancienne amie et qui, de plus, avait l'expérience d'une femme de trente ans qui a beaucoup vu et beaucoup retenu, ne manqua pas de remarquer son air préoccupé.

Olivier, comme beaucoup de jeunes gens, si diplomate dans le vrai monde, ne savait pas dissimuler dans celui-là. Il conta son embarras avec une certaine verve qui amusa fort les convives ; on éclata de rire quand il eut fini.

— Pauvre garçon ! dit enfin Suzanne, troublé pour si peu ! Et que vous a donc appris la vie pour que vous ne soyez pas plus habile ?

— Ah ! vous trouvez cela tout simple, vous ?

— Plus que simple, reprit-elle ; admirablement heureux.

— Et pourquoi ?

— Vous êtes naïf.

— Je ne savais pas, mais achevez. Je crois vous comprendre, mais dites toujours.

— Mais non, mais non, dit Suzanne, je n'ai rien à dire; vous n'avez jamais eu d'autre idée au fond. Une cour assidue, advenue que pourra; tout, hors le mariage... et après... une fois la belle mariée, on a les plus belles chances! C'est très-ingénieux.

— Vous seriez le démon en personne, Suzanne, dit Olivier froidement, si vous n'étiez pas la plus belle femme de France.

— Vous êtes mon maître, repartit-elle avec vivacité.

— Alors vous avez bien profité de mes leçons.

— Du mieux que j'ai pu. Avouez que c'est là votre plan!

— Je n'avoue rien.

— Non, mais vous ne niez pas. Je bois à l'avenir de ces combinaisons magnifiques!

— Bravo! bravo! cria la bande joyeuse. Lovelace a été prévoyant!

Sur ce, tous les convives entourèrent Olivier pour le féliciter; mais il était décidément de mauvaise humeur, car il leur échappa et, remontant en voiture, reprit la route de Paris, plus sombre encore qu'avant de s'être arrêté à Meudon.

— Suzanne est une fille d'esprit, se dit-il enfin; aurais-je trouvé cela tout seul? L'avais-je rêvé comme elle l'affirme? C'est possible. En tous cas, qui sait? c'est peut-être une solution.

Il arrivait, en murmurant ces mots à demi-voix, devant la porte de son hôtel de l'avenue de l'Impératrice. Il était plus de minuit.

A ce moment-là même, Thérèse, en peignoir de nuit, blanche et svelte comme une ombre, ouvrait sa fenêtre, regardait les étoiles, le parc silencieux, les arbres d'où s'échappait ce vague parfum de printemps qui ne se sent qu'en mai et dans les premiers jours de juin. L'eau de l'étang qui frissonnait sous la brise, et, accoudée au balcon pensive, elle rêvait à Olivier, à son amour dont elle se persuadait qu'il ne fallait plus douter, aux difficultés que son mariage rencontrerait encore; puis, après une longue prière pleine d'élan et d'émotions, interrompue quelquefois par des larmes, elle refermait sa fenêtre en se disant :

— Luttons. J'espère.

CHARLES DE MOUY.

(La suite au prochain numéro.)

## LES EFFETS ET LES CAUSES

### THÈSE PHILOSOPHIQUE

C'était à Étretat, l'an dernier.

Le dîner de table d'hôte du fameux hôtel Blanquet venait de se terminer. Les trois quarts des convives avaient levé le siège.

Le quart restant, composé d'un petit noyau de voyageurs, entre lesquels un séjour plus prolongé avait commencé à établir une sorte d'intimité, avait entamé une conversation générale.

Par intervalles, on entendait la marée exécuter sur le galet ses roulements, qui feront éternellement le désespoir des plus habiles tambours de la garde nationale. La fumée des cigares montait en spirales bleuâtres vers le plafond. Le café répandait dans la salle son arôme, qui, comme le vin chanté par Boileau, le triste épicurien, — au plus muet souvent peut fournir des paroles.

La conversation roulait sur un sujet qui cent fois déjà fut exploité, sans qu'il ait cessé et puisse cesser jamais d'être actuel. L'enchaînement bizarre des effets et des causes.

Chacun disait son mot. Chacun racontait son aventure, quand un personnage d'un certain âge, qui n'avait pas encore pris part au dialogue, laissa tomber nonchalamment cette phrase :

— Pardonnez-moi, messieurs, mais je crois que nul n'est plus que moi à même de traiter la question qui nous occupe.

Chacun regarda l'étranger qui venait de faire brusquement sa trouée dans la causerie générale.

Cinquante ans environ, les cheveux grisonnants, la physionomie impassible, l'habit hermétiquement boutonné, manchot du bras droit, tel était en quelques mots le signalement de l'inconnu. Après avoir soutenu pendant quelques instants l'examen dont il était l'objet, celui-ci reprit la parole :

— L'enchaînement des effets et des causes!... Il n'est

rien, en effet de plus bizarre ici-bas!... La preuve, messieurs, c'est que moi qui vous parle, j'ai perdu ma fortune, ma liberté et mon bras droit pour avoir manqué le train de midi trente-cinq à la gare Saint-Lazare!...

Un mouvement de curiosité plus accentué encore que le premier se produisit dans l'assistance.

Ce mouvement voulait évidemment dire :

« Conte-nous donc comment! »

Ainsi le comprit l'inconnu, car, avec la meilleure grâce du monde :

— Si je ne craignais que ce récit vous importunât...

— Nullement, répondit l'auditoire tout d'une voix.

— Soit, messieurs!

Et le narrateur, après avoir humé quelques gorgées de moka et lancé deux ou trois bouffées de tabac dans l'air, poursuivit en ces termes :

— Il y a de cela vingt ans.

J'étais jeune alors, quoique aujourd'hui il n'y paraisse plus guère. J'étais riche, quoiqu'il n'y paraisse pas beaucoup plus.

Nous avions, un certain jeudi du mois d'août, comploté avec quelques amis une joyeuse partie de campagne à Bougival. L'un de nous, qui possédait là-bas, au bord de la Seine, un coin de castel des plus coquets devait nous offrir un dîner champêtre, précédé par une excursion dans les bois d'alentour. Le rendez-vous était pour une heure chez notre amphitryon.

A onze heures et demie, je me mis en route pour le chemin de fer. Il me fallait un quart d'heure pour m'y rendre. Je suivais donc les boulevards d'un pas indolent, en homme qui a son temps à perdre.

A la hauteur de la rue Laffitte, un ami m'accoste et me prend le bras pour me faire part de son prochain départ pour l'Italie. A la hauteur de la rue de la Chaussée-d'Antin, je me heurte contre un boursier de ma connaissance qui m'entame une dissertation sur la hausse future. La dissertation se prolonge si longtemps que je m'aperçois que je vais être attardé.

Je saute dans une voiture : une rue barrée nous oblige à un détour, un encombrement nous arrête.

Nous finissons pourtant par arriver.

Midi trente-deux à l'horloge de la gare!... Je fouille dans ma poche. Le diable s'en mêle. Je n'ai pas de monnaie; le cocher non plus.

Midi trente-quatre, trente-cinq, trente-six. Trop tard!...

Un coup de sifflet dont l'écho ironique semble railler ma déconvenue m'annonce que je viens de manquer le train et que j'en ai pour une heure d'attente impitoyable...

Cet exorde terminé, le narrateur recourut de nouveau à sa demi-tasse, comme pour ponctuer sa narration, ralluma son londrès qui s'était éteint sournoisement, puis entama sa seconde partie :

— Jusqu'à présent, messieurs, l'aventure n'avait rien d'extraordinaire, et je vous demande pardon de vous entretenir de ces détails puérils; mais ils étaient nécessaires pour mieux vous faire comprendre l'enchaînement des circonstances qui devaient avoir sur ma vie une influence que j'étais loin de soupçonner. D'ailleurs, ils viennent tous à l'appui de la thèse que vous souteniez tout à l'heure.

Si je n'avais pas été arrêté par mon ami et par mon boursier, si l'autorité n'avait pas jugé à propos de repaver la rue Caumartin, si un cheval ne s'était pas abattu rue Saint-Lazare et en s'abattant n'avait pas entravé la circulation, si j'avais eu vingt francs de monnaie à la place d'un louis, je n'aurais pas manqué le train de midi trente-cinq.

Et si je n'avais pas manqué le train de midi trente-cinq!...

Que faire dans une gare, à moins qu'on ne se promène? Je m'étais donc mis à arpenter de long en large les galeries à arcades qui décorent le débarcadère de l'Ouest, quand — hasard singulier! — la première personne que j'aperçois, traversant la place du Havre, c'est mon boursier de tout à l'heure.

Il m'aperçoit aussi, et venant à moi avec un sourire :

— Comment! vous n'êtes donc pas parti?

— Parbleu! vous en êtes en partie cause avec vos raisonnements financiers.

— Mon cher, ne me faites pas de reproches. C'est votre bonne étoile qui est cause...

— Que je suis obligé de faire le pied de grue ici!...

— Qu'est-ce que cela auprès des conséquences trois

fois heureuses que peut avoir votre seconde rencontre? C'est la Providence qui...

— Ne vous moquez pas, je vous en prie.

— Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux. J'avais oublié de vous parler d'une affaire superbe. Trois à quatre cent mille francs à gagner à coup sûr!

— Bah!

— Écoutez-moi.

Et le voilà qui se met à me développer toute une série d'opérations. Il s'agissait encore de je ne sais plus quel mouvement politique prochain — il y avait déjà de la réforme dans l'air, — d'escompter une baisse assurée.

Bref, une demi-heure après, il me quittait, m'ayant convaincu et emportant un ordre d'opérer pour mon compte.

Mais il me restait encore vingt-cinq minutes à occuper.

Machinalement je m'étais acheminé vers la librairie qui est située sous les arcades de la localité. Quelques journaux à images y étaient à l'étalage avec des livraisons illustrées qui étaient alors dans toute leur vogue.

Et je regardais paisiblement les Grandville et les Gavarni, lorsque je me sens poussé avec violence.

Je me retourne.

Un grand gaillard de six pieds à grosses moustaches se faisait sans plus de gêne place avec les coudes. Je suis peu patient de mon naturel. Aussi d'un ton courroucé :

— Il me semble, monsieur, que vous pourriez vous dispenser de heurter les gens.

— Et s'il me plaît à moi.

— S'il vous plaît, vous êtes un malotru.

— Malotru?

— Oui, malo...

Je n'ai pas le temps d'achever. Un magnifique soufflet s'abat sur ma joue, suivi de l'échange de cartes traditionnel.

Me voilà donc, au lieu de partir pour la campagne, obligé de battre Paris pour chercher deux témoins, puis, rentrant chez moi après, de mettre ordre à mes affaires. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Le lendemain, par le même chemin de fer, nous gagnions la forêt de Saint-Germain et je recevais une balle au-dessous du coude. Le surlendemain, l'amputation était jugée nécessaire. Je restai dans le lit pendant deux mois et demi.

J'avais oublié de vous dire que j'étais sur le point d'épouser une adorable jeune fille que j'adorais, messieurs; précisément parce qu'elle était adorable, je ne manquais pas de jaloux. L'occasion était propice. Ils en profitèrent. On persuada à mon futur beau-père que j'étais un bretteur, un chercheur de querelles, que je m'étais battu pour une affaire galante, qu'en conséquence je n'étais pas le gendre qu'il lui fallait.

Tant et si bien que le jour de ma première sortie, en passant devant la Madeleine, j'ai vu ma fiancée qui, en toilette de mariée, gravissait l'escalier de l'église au bras d'un autre.

Ce n'est pas tout.

Mon scélérat de boursier avait opéré comme il avait été convenu; mais au lieu de la baisse annoncée par lui, la hausse était venue. J'étais en perte de cent mille francs. Je voulus tenter de les regagner. Je m'enfonçai davantage. Je tentai une entreprise industrielle. J'échouai.

Que vous dirai-je?

Un an après, jour pour jour, trois messieurs fort polis me faisaient monter dans un fiacre et m'introduisaient avec urbanité dans un hôtel du gouvernement, sis en haut de la rue de Clichy, d'où je ne sortis qu'à la révolution de février.

Vous le voyez, messieurs, je n'avais rien exagéré.

Mon bras, mon bonheur, ma fortune et ma liberté y ont bien passé tour à tour. Ainsi les effets se déduisent des causes et voilà pourquoi il ne faut jamais ici-bas manquer le train de midi trente-cinq!...

Ce disant, l'inconnu se leva, salua et gagna la porte pour s'en aller promener sur la falaise les mélancolies que ces souvenirs venaient de réveiller.

Je me suis rappelé sa narration, et — vous me croirez si vous voulez — depuis lors je suis toujours arrivé au chemin de fer un bon quart d'heure avant le moment du départ.

PIERRE VÉRON.

## Exposition des Beaux-Arts

LE SINGE PHOTOGRAPHE, TABLEAU DE M. PHILIPPE ROUSSEAU

M. Rousseau a le privilège d'attirer la foule par le choix de ses sujets ; celui de cette année est destiné à faire sensation dans le public porté à l'hilarité.

C'est un singe photographe qui, sans plus de façon, verse son collodion dans l'objectif. Il opère lui-même, et vous voyez qu'il opère bien ; c'est spirituel et bien agencé. Mais il y a mieux que cela à admirer cette année dans l'exposition de M. Philippe Rousseau ; ses *Chrysanthèmes* sont un vrai morceau de prince, disons plutôt de princesse, car S. A. I. la princesse Mathilde a choisi ces belles fleurs pour sa galerie particulière.

OLIVIER DE JALIN.

## COURRIER DU PALAIS

Le mois de mai promet d'être riche en causes célèbres. La cour d'assises de Toulouse verra comparaître devant elle Aspe, cabaretier de cette ville et l'assassin présumé de sa servante Marie Guilhomet dont le corps a été retrouvé mutilé dans la Garonne. Le procès a déjà un nom, c'est « l'affaire de la femme sans tête. »

Il n'arrive que trop souvent que par suite d'un incident tout à fait accessoire, des tragédies des plus lugubres se dénouent ainsi sous un titre burlesque. Aujourd'hui encore, après plusieurs mois de recherches des plus actives, le tronc seul du cadavre a été retrouvé, ce qui du reste n'a point empêché d'établir complètement l'identité de la victime. Qu'est devenue la tête ? comment l'assassin l'a-t-il fait disparaître ? Voilà qui préoccupe les populations toulousaines à l'égal du crime lui-même : c'est à ce point qu'un objet informe ayant été repêché par un batelier, le bruit courut pendant deux jours, et fit même son tour de France, que la tête de Marie Guilhomet était enfin retrouvée, qu'on y remarquait des traces de blessures ter-

ribles ; on expliquait les lésions ; on décrivait l'état des yeux et des cheveux !... Or, on finit par s'apercevoir que cette prétendue tête n'était qu'une boule de terre grasse !

Après l'affaire de la femme sans tête, ou plutôt presque en même temps, cela est à craindre, le tribunal maritime s'assemblera à Brest pour juger les matelots du *Fæderis-Arca* ; de sorte qu'il nous faudra choisir entre ces deux causes. La première du reste n'offre véritablement d'intérêt exceptionnel que par les dénégations persistantes de l'inculpé et par le mystère qui paraît planer encore sur le crime et ses causes ; la seconde au contraire promet d'être d'un intérêt puissant, car il n'est pas douteux que les auteurs de ces scènes terribles n'en rejettent les uns sur les autres la pensée première, les

actes eux-mêmes et par conséquent la responsabilité. Comment un pareil débat entre ces hommes énergiques dont la vie est en jeu, ne serait-il pas émouvant au premier chef ! C'est donc de Brest que je vous écrirai mes impressions.

Il y a quelques jours, le jury du Finistère a eu à prononcer sur le sort d'une misérable fille... d'une fille de quinze ans qui a tué trois petits enfants et qui a tenté d'en faire périr deux autres ; Françoise Bougaran était domestique et c'était les enfants de ses maîtres qu'elle torturait, qu'elle tuait, cruellement, bestialement pour le plaisir de voir souffrir ces petits êtres, pour satisfaire on ne sait quel épouvantable instinct. L'horreur dont on

que la bonne lui a enfoncé un couteau dans la gorge ; mais la bonne hausse les épaules en souriant et le père qui ne peut pas croire à une pareille atrocité, attribue ce récit de l'enfant aux visions de la fièvre. Mais un quart d'heure après même cri, même plainte et cette fois l'enfant vomit du sang et elle meurt le lendemain.

Puis c'est le tour d'Henri, un petit garçon de six ans, qui périt misérablement et sur lequel on constate trois fractures du bras et des jambes, puis c'est le tour de l'ainée, de la petite Marie qui a sept ans ! Heureusement, cette fois, les médecins veulent observer la marche de cette maladie mystérieuse, ils font transporter l'enfant à l'hôpital, et là, elle guérit rapidement.

Françoise a quitté d'elle-même cette maison et elle s'est placée chez le greffier du juge de paix de la même ville, M. Manou ; lui aussi a des petits enfants et c'est pour les soigner qu'il a pris cette jeune fille. Mais, aux premiers symptômes qui se produisent, il est effrayé et, sur le conseil de son médecin, il arrête la marche de la maladie en renvoyant la bonne.

Enfin tout est découvert : Françoise empoisonnait ces pauvres petits en leur faisant avaler des ordures, elle leur fracturait les membres en les tordant dans ses mains, elle leur piquait la gorge avec un poinçon ; à la petite Anna elle avait intérieurement ouvert la carotide.

Que peut-on dire de cette épouvantable manie, comment l'expliquer, par quelle dépravation de l'intelligence et des instincts cette fille de quinze ans est-elle arrivée à accomplir ces actes hideux, avec calme, avec raisonnement, avec calcul ? On s'y perd ! Avant de faire des aveux complets, elle avait commencé par accuser les parents-mêmes, déjà elle avait tenté cette insinuation avant même d'être soupçonnée :

— Monsieur et madame sont bien heureux, disait-elle en confidence à une compagne, que l'on n'ait pas fait l'autopsie, car on aurait découvert des choses qui leur auraient fait une mauvaise affaire !

Françoise Bougaran ne parle et ne lit que le breton, elle ne sait pas écrire

Elle lisait de préférence des complaintes dans ce dialecte, et elle désirait qu'on fit des complaintes sur ses trois victimes pour qu'elle pût les chanter.

Existerait-il donc, en dehors de la folie, une perversité aussi odieuse ? Trois médecins ont déclaré fermement que Françoise était responsable de ses actes et qu'elle n'en avait que trop bien compris la nature et la portée ; mais trois autres médecins aliénistes parmi lesquels il faut citer le directeur de l'asile des aliénés ont donné des conclusions contraires. Les premiers n'en ont par moins persisté dans leur opinion qu'ils ont soutenue énergiquement, et l'accusée assistait, l'œil sec, à toutes ces discussions.

Un moment, elle a déclaré qu'une voix lui a commandé ces meurtres et que cette voix s'exprimait en breton,



OUVERTURE DE L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.— *Le Singe photographe*, tableau de M. Philippe Rousseau. (Photographie de M. L. Crémère.)

est saisi en étudiant les détails de cette affaire est tellement profonde que la curiosité même recule épouvantée. Françoise Bougaran avait quinze ans et elle était entrée au service d'un professeur de Lanesvan qui avait quatre enfants ; l'ainée âgée de sept ans, la plus jeune avait huit mois. C'est celle-ci qui tomba malade la première ; quelques jours après l'installation de Françoise, elle succomba en trois jours après d'étranges vomissements et l'on s'aperçoit qu'une de ses jambes est cassée. C'est Françoise elle-même qui fait remarquer cette circonstance à sa maîtresse. Après cette petite Joséphine, c'est Anna qui tombe malade, Anna n'a que cinq ans ; mêmes symptômes, mêmes vomissements extraordinaires pendant quatre ou cinq jours. Un soir le père entend sa fille qui pousse un cri déchirant, il accourt et l'enfant se plaint

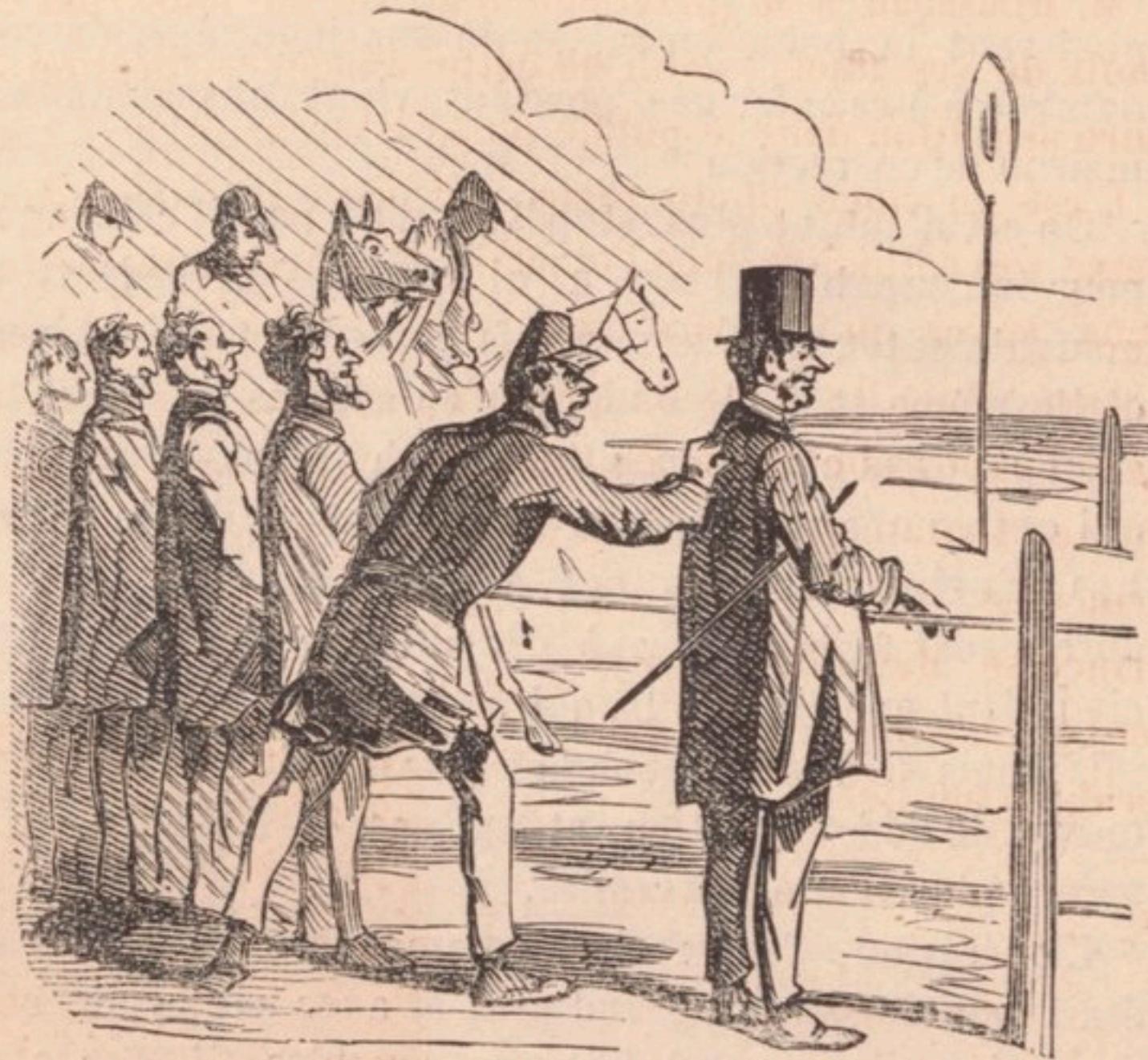
LE MOIS COMIQUE, par Cham.



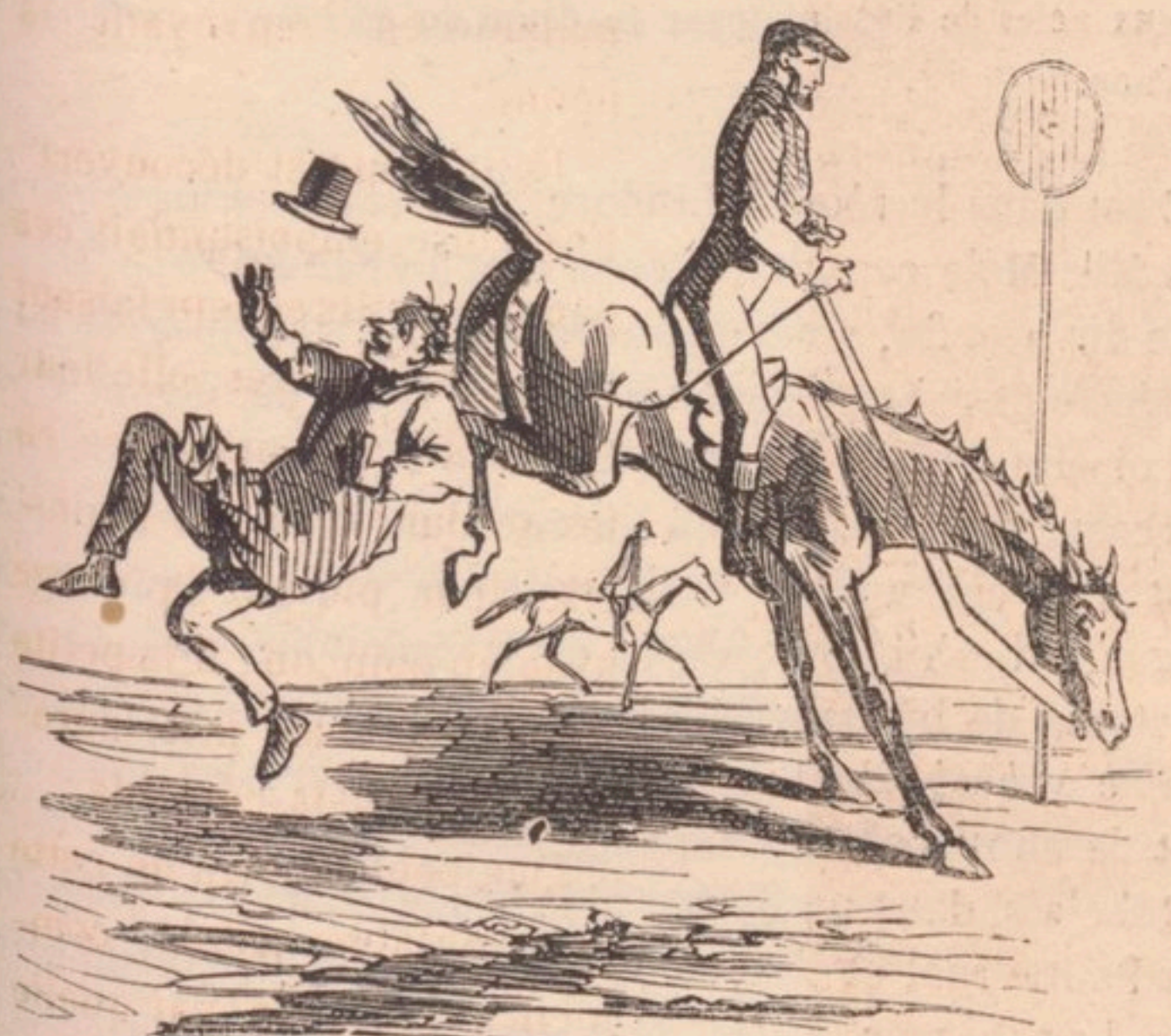
— Mais, garçon, j'en'avais pas demandé des huitres !  
— Je le sais bien. Mais comme elles sont malades, j'aime encore mieux vous les donner, à vous qui êtes célibataire, qu'à ce père de famille



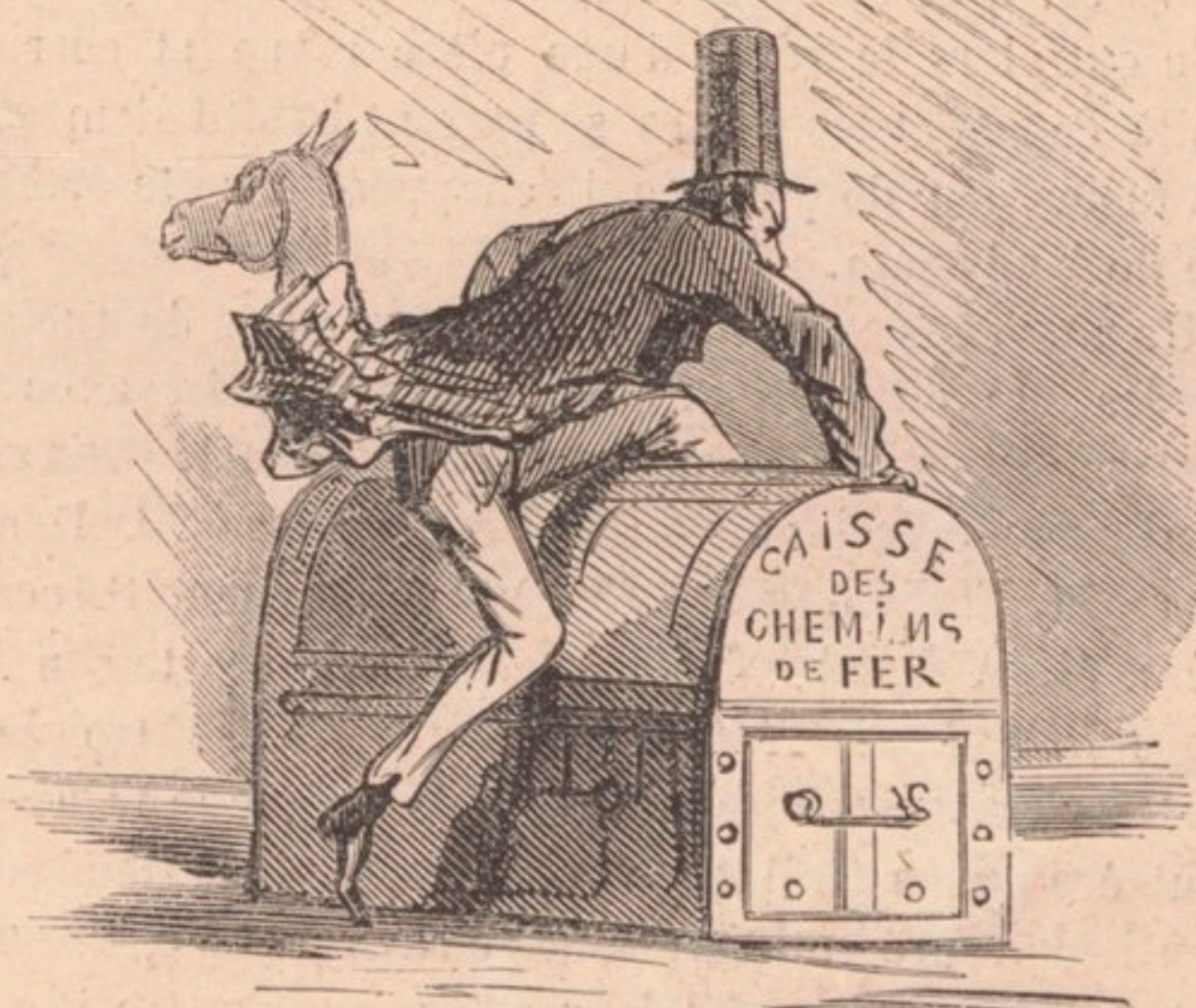
— Que prendrai-je après mes huitres ?  
— Monsieur ferait bien de prendre une voiture pour rentrer chez lui. Le patron vient de s'apercevoir que les huitres de monsieur avaient la maladie.



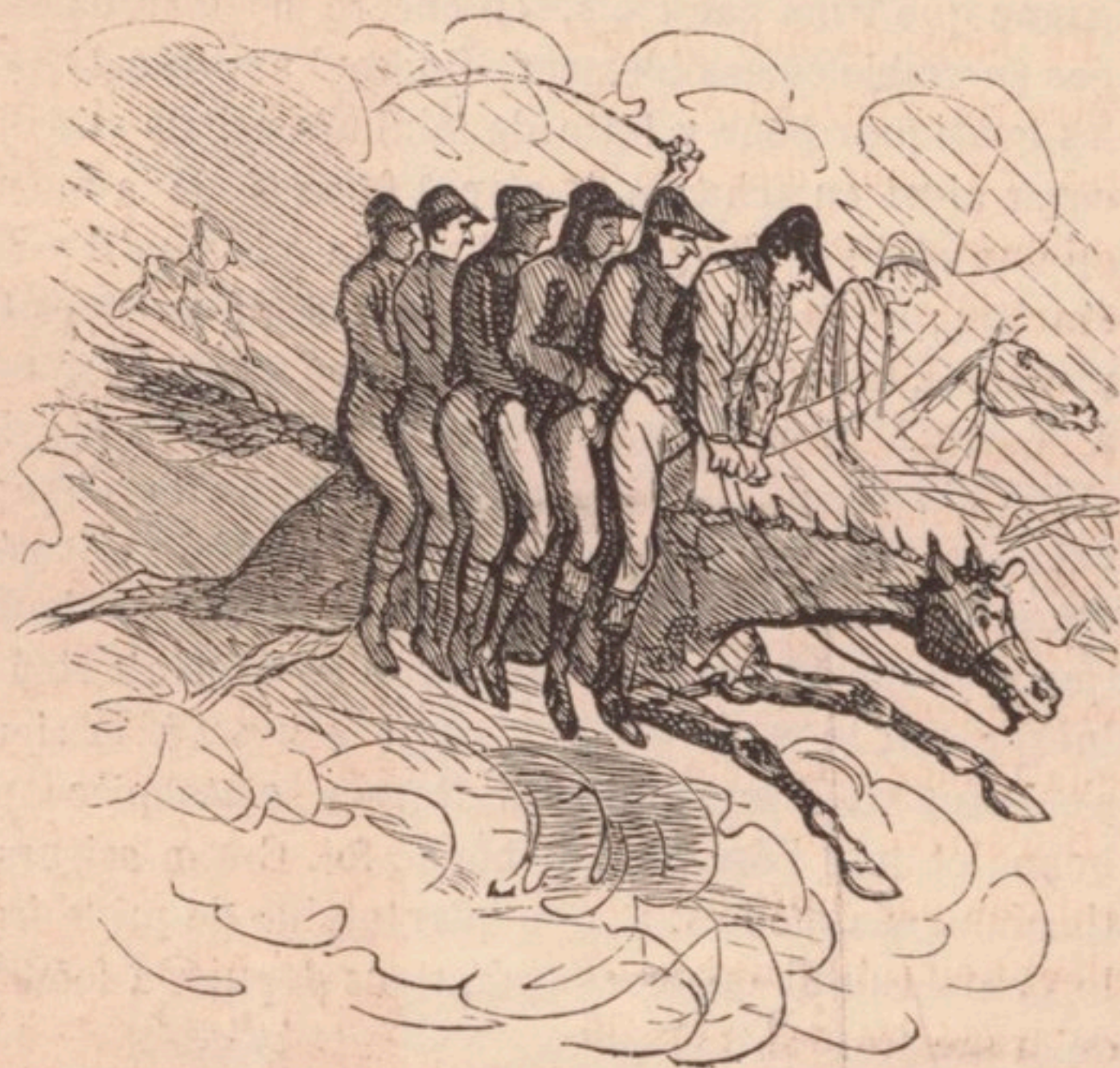
— Monsieur, ôtez votre chapeau ! *Gladiateur* va courir.



— Quel honneur ! *Gladiateur* qui me reconnaît après huit mois d'absence.



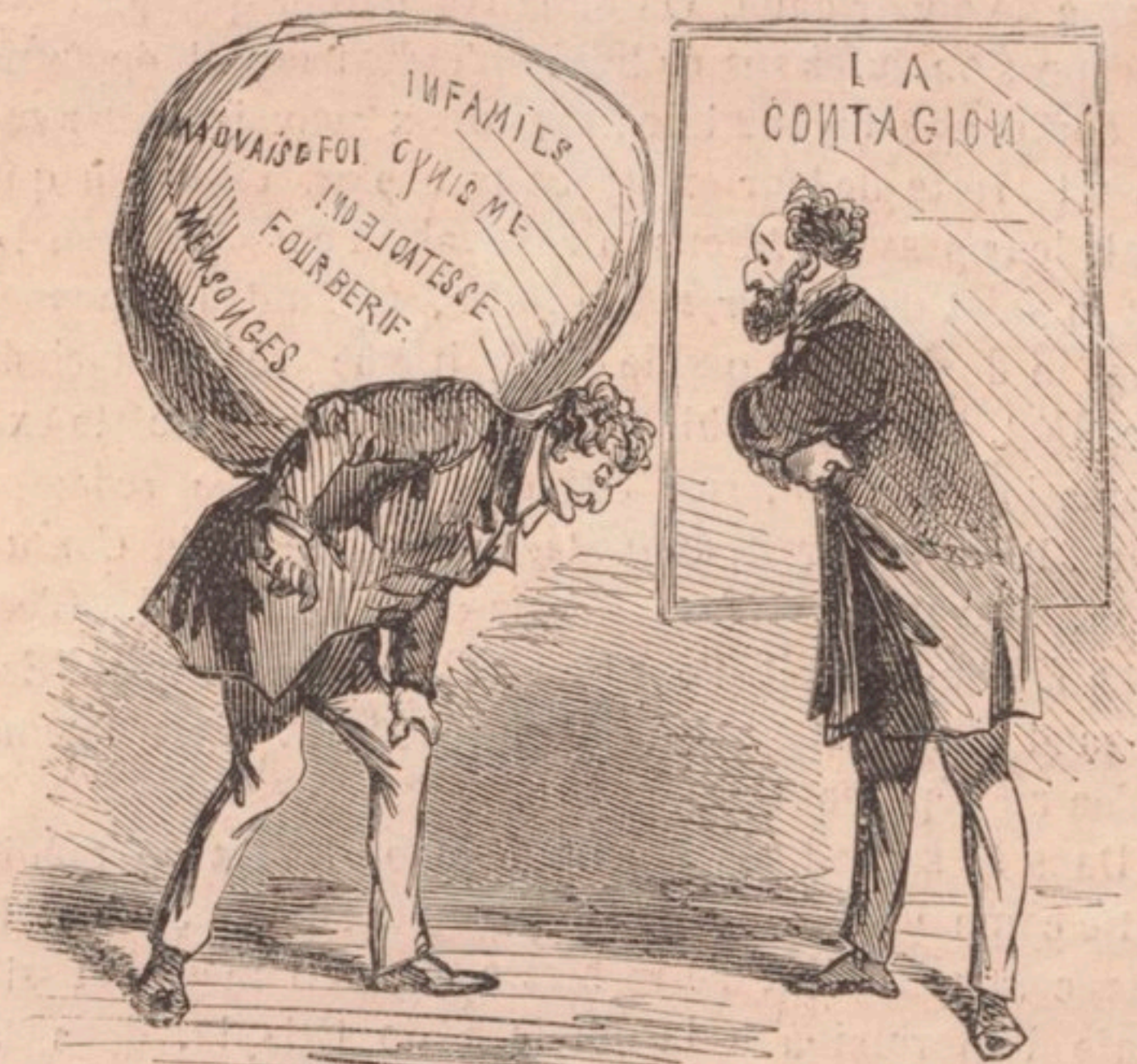
Se remettant en selle. Le fait est que le dada en vaut la peine.



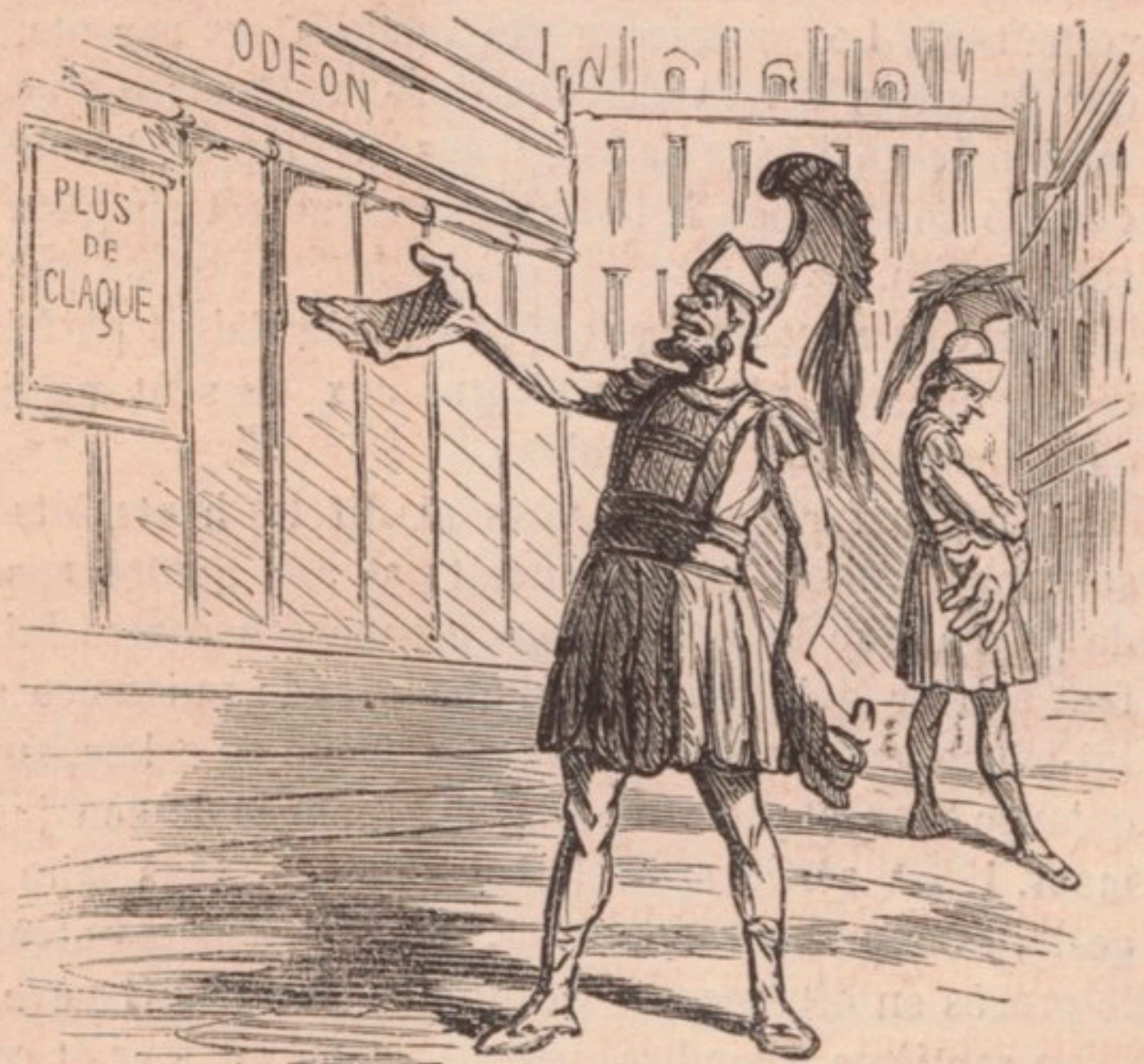
Faute du jockey Grimshaw avoir au moins sa monnaie.



— Joseph ! la belle redingote neuve !  
— Madame, elle est encore indigne d'être foulée par les augustes sabots du sublime *Gladiateur* !



— Mais, baron d'Estrigaud, vous ne marchez pas  
— Je crois bien, vous m'en avez trop mis sur le dos.



— L'aurait-on cru ? les Romains mis à la porte précisément par un théâtre à tragédies !



Ces malheureux claqueurs n'ayant plus comme dernière ressource qu'à s'engager chez les blanchisseuses pour battre le linge.



Ce pauvre Commandeur se donne une belle et bonne indigestion en soupant à la fois à l'Opéra, au Lyrique et aux Italiens.



Entrant bien dans son sujet avant d'écrire ses *Travailleurs de la Mer*.

puis elle a dit aussi que plusieurs fois, elle a vu les fantômes des enfants qu'elle a immolés; mais ces souvenirs mêmes ne paraissent lui causer aucune impression de terreur. Le jury l'a déclarée coupable et la Cour, abaissant la peine en raison de son jeune âge, l'a condamnée à être enfermée pendant vingt ans dans une maison de correction.

On est d'autant plus stupéfait d'un pareil crime que, pour la coupable, il n'y a ni mauvais précédents, ni mauvais entourage, ni mauvais conseils, tout est venu d'elle-même et d'elle seule. Il n'en est pas de même par exemple dans cette bande de vingt-huit faux-monnayeurs qui ont comparu devant la cour d'assises de la Seine. Les principaux accusés sont à peine majeurs, tous les autres sont âgés de seize à dix-neuf ans, et il y en a cinq, dont une jeune fille, qui n'ont pas seize ans accomplis; mais déjà le vagabondage avait fait pour tous son œuvre de démoralisation, et les uns et les autres n'avaient plus rien à apprendre.

L'opération, l'entreprise, comme disent les accusés, était montée sur un grand pied et avec une prudence et des précautions tout à fait remarquables. Chacun avait sa spécialité dans laquelle il se renfermait; les uns étaient fabricants, les autres étaient tout simplement changeurs. Ces derniers ne se mettaient jamais en campagne que trois par trois, et encore ne marchaient-ils pas ensemble ostensiblement. Un seul se présentait dans les boutiques pour y faire de minimes achats et se procurer ainsi en échange de pièces fausses, de la monnaie de bon aloi; il n'avait sur lui que la pièce qu'il voulait émettre; un de ses complices, qui était le dépositaire principal, lui remettait ces pièces une à une et se tenait à l'écart à un endroit convenu, ainsi que le troisième affidé qui recevait la monnaie des mains du changeur principal au fur et à mesure que celui-ci avait réussi dans ses tentatives. Il résultait de cet ordre de bataille que si le changeur était surpris on ne trouvait rien sur lui qui pût le compromettre, et il pouvait à la rigueur s'en tirer en disant qu'il avait reçu cette pièce pour bonne et qu'il l'émettait de bonne foi. Ces messieurs estimaient eux-mêmes à une quarantaine de mille francs le produit total de leurs opérations depuis la fondation de la société.

Sept d'entre eux ont été assez heureux pour être acquittés; cinq, qui, comme nous l'avons dit, sont âgés de moins de seize ans, ont été déclarés avoir agi sans discernement. Le premier a été rendu à ses parents, les quatre autres seront détenus dans une maison de correction jusqu'à l'âge de vingt ans accomplis; les autres ont été condamnés à la reclusion pendant cinq, six ou sept années.

Il faut leur rendre justice; ils s'y attendaient parfaitement, quoique plusieurs d'entre eux eussent persisté dans des dénégations absolues.

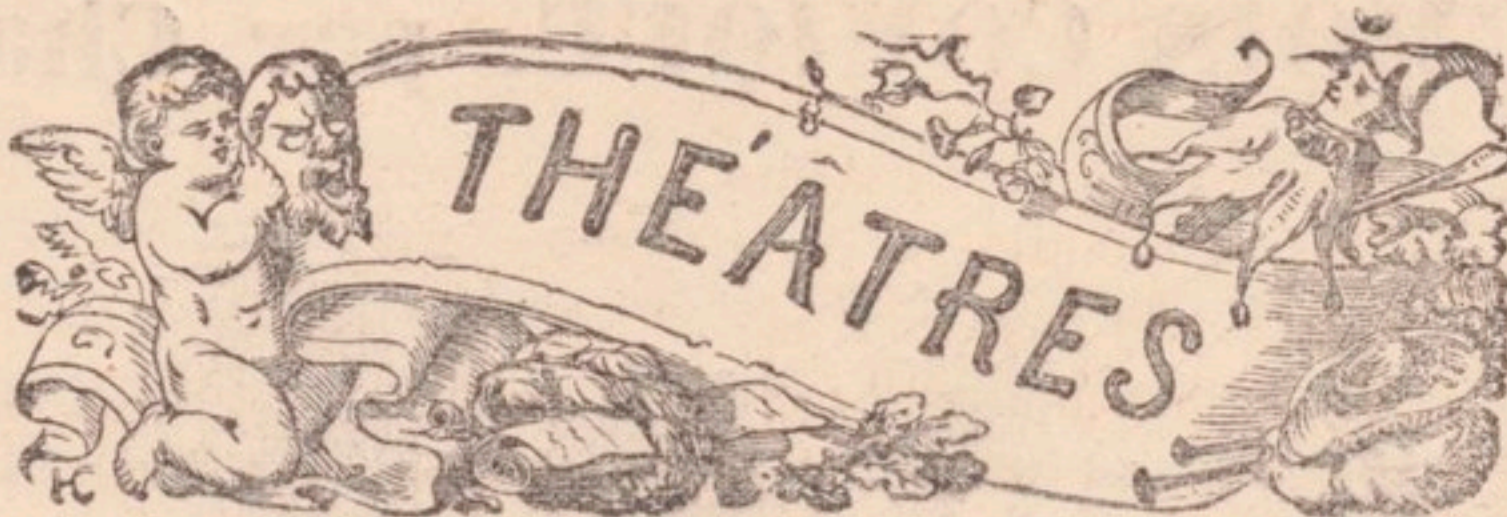
Si Taponnier, dont je vous ai dit les hauts faits la semaine dernière, ne s'attendait pas aux quatre années de prison que le tribunal a prononcées contre lui, il faut avouer qu'il est doué d'une grande puissance sur lui-même, car il a écouté avec beaucoup de calme, quoiqu'avec beaucoup d'attention, le prononcé de son jugement. Il est sorti, après l'avoir entendu, sans faire un geste, sans prononcer un mot. Nous aurons maintenant le procès en divorce qui va lui être intenté à Genève.

La septième chambre jugeait le même jour et condamnait à un an de prison un individu dont la carrière a été moins brillante et dont le succès a été moins complet. Lerond n'est pas arrivé à un riche mariage; il se contentait de marier fictivement son fils qui n'existe pas avec les plus riches demoiselles. Tantôt la fiancée — fictive aussi, bien entendu — était la fille du maire de la ville de Lyon, tantôt elle était la fille de M. Emile Pereire.

Ces brillantes illusions paternelles n'étaient qu'un prétexte pour entrer chez les bijoutiers et faire étaler devant lui douze ou quinze mille francs d'objets précieux, et deux ou trois tentatives infructueuses ont parfaitement révélé quel était son but définitif.

Vous le soupçonnez bien un peu.

PETIT-JEAN.



ODÉON : Le nouveau cinquième acte de la *Contagion*. — AMBIGU : *Le Mangeur de fer*, drame en cinq actes et huit tableaux, par M. Edouard Plouvier. — VARIÉTÉS : Reprise de *Jocrisse maître et Jocrisse valet*.

Il y a juste huit jours, la critique était conviée à un spectacle assez inusité : M. Emile Augier soumettait à son appréciation le cinquième acte entièrement refait de la *Contagion*. Loin de moi l'idée de blâmer cet excès de conscience littéraire, ou de n'y voir, comme quelques-uns, qu'un coup de fouet destiné à rappeler l'attention languissante ou détournée. D'ordinaire, il est vrai, ces remaniements se font dans l'intervalle qui sépare la première représentation de la deuxième, sous l'impression toute brûlante de l'attitude du public. L'auteur coupe ou déplace, supprime ou ajoute, s'arrêtant quelquefois pour soupirer, et pour déplorer le mauvais goût de son siècle. Quelques heures après, les acteurs sont convoqués pour un *raccord*, et les spectateurs de la seconde représentation ont alors le régal d'une pièce revue et corrigée. Voilà comment les choses se passent habituellement; il est même peu de pièces qui échappent à cette orthopédie du lendemain.

Un autre cas est celui où, après un repos de quelques années, un ouvrage dramatique est repris, avec des changements longuement élaborés. Ce procédé était assez familier aux écrivains du dix-huitième siècle. Dans le nôtre, M. Emile Augier l'a déjà employé pour *l'Aventurière*. M. Alexandre Dumas a allégé d'un acte son *Mariage sous Louis XV*. En recherchant, je trouverais d'autres exemples encore; — mais ce que je trouverais peut-être moins facilement, c'est un auteur attendant la trentième représentation pour se raviser.

A présent qu'on a les deux actes, on s'aperçoit qu'ils ne sont bons ni l'un ni l'autre. Le nouveau a même ce désavantage qu'il amoindrit déplorablement la physiologie de d'Estrigaud. On aimait à garder quelques espérances obscures sur ce baron d'industrie; il épousait sa compagne d'ignominie; tous deux pouvaient aller cacher le reste de leur existence et expier, tant bien que mal, leur passé. « Allons faire souche d'honnêtes gens ! » dit le valet de *Turcaret* à Lisette, une autre friponne, dans le double sens que le dix-huitième siècle attachait à ce mot. Si abominablement cynique que soit cette exclamation, elle renferme cependant une idée rédemptrice. Rien de pareil dans l'acte-variante de la *Contagion*. Navarette refuse d'épouser d'Estrigaud. C'est bien fait! a-t-on dit. Pourquoi? Il me semble que d'Estrigaud était autant châtié en épousant cette femme qu'en ne l'épousant pas.

Dans le second dénouement, il joue devant le public cette comédie furtive que le premier acte se contentait de raconter. Il feint d'être blessé mortellement, et simule l'oppression à la manière de Crispin, dans la scène du testament du *Légataire*. Démasqué par l'honnête ingénieur, qui lui trouve un poulx d'une régularité tout à fait rassurante, il se relève effrontément et annonce son départ pour la Californie. Cela est piteux de la part d'un homme sur lequel M. Emile Augier a accumulé depuis le commencement toutes les distinctions et tous les genres d'intelligence. On ne se dément pas d'une façon aussi illogique et aussi navrante. Lucien de Rubempré se tue dans sa prison; il ne s'enfuit pas avec le bandeau de Robert Macaire. — Je crois que M. Augier aurait mieux fait de laisser sa pièce suivre sa fortune première. Tout au plus peut-il compter sur un regain de curiosité.

*Le Mangeur de fer* est un drame de l'école compliquée. On y voit un forçat aux prises avec un duc et une duchesse. Ces audacieuses oppositions n'ont plus sur le public autant d'action qu'autrefois. Ce forçat porte un fort beau nom : Phœnix Porion, et un surnom non moins pittoresque, celui de *Mangeur de fer*, qui lui a été décerné au bain, sans doute en raison de la solidité de sa mâchoire. Peut-être a-t-il mangé les barreaux de son cachot, dans le prologue, que je n'ai pas vu. Malgré cela et malgré les ressources infinies de son esprit, ce forçat

a le tort d'arriver après les autres, après Vautrin, dit *Trompe-la-Mort*, après Jean Valjean, après Caderousse, après Léonard, après Rocamboïe. Trop de forçats! Comme tous ses collègues de théâtre, Phœnix Porion rêve de s'emparer d'un héritage; il se sert pour ses machinations d'une jeune fille, sa complice, qui se croit sa sœur. Trahi par elle, il l'empoisonne et se livre aux magistrats.

J'attendais autre chose de M. Edouard Plouvier, talent littéraire et oseur. *Le Mangeur de fer* est une halte dans le drame-d'Ennery. Considérez que ces aventures-là se passent à l'Ambigu. Deux artistes ont beaucoup fait pour le succès du *Mangeur de fer* : M<sup>me</sup> Adèle Page et M. Boutin.

Quelle adorable vieillerie que *Jocrisse maître et Jocrisse valet*, jouée un soir de bénéfice aux Variétés! Kopp et Charles Potier sont bien dans le ton de la bouffonnerie naïve; l'un a l'instinct, l'autre la tradition paternelle.

CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN : Reprise de *l'Italiana in Algeri*, opéra en deux actes de Rossini (pour le début de M<sup>lle</sup> Mela, cantatrice-ténor).

C'est dans le rôle de Lindoro, de *l'Italiana in Algeri*, que M<sup>lle</sup> Mela cantatrice-ténor a enfin débuté.

Je dis « enfin, » car depuis quelques semaines la badauderie parisienne comptait sur ce régal distingué. Une demoiselle chantant avec une voix d'homme est un morceau rare, savoureux entre tous, à mettre sous la dent d'un curieux! Et puis les temps étaient propices à ce genre d'exhibition; déjà l'éveil avait été donné aux amateurs de bizarreries anatomiques par une certaine *femme à barbe* dont une chanson qui court les rues dit tant de choses extraordinaires.

Rabelais, dans un de ses plus beaux chapitres, raconte que Pantagruel et ses compagnons entendirent un soir « en haute mer, » des voix étranges dont l'air était ébranlé.

Pantagruel consulte son pilote, et celui-ci lui répond : « Seigneur, de rien ne vous effrayez. *Ice* est le confin de la mer glaciale, sur laquelle au commencement de l'hiver dernier fut passé grosse et felonne bataille entre les Arimaspiens et les Nephelibates. Lors gelèrent en l'aer les paroles et cris des hommes et femmes, les chaplis des masses, les hurtis des harnois des bardes, les hennissements des chevaux et tout aultre effroi de combat. A cette heure, la rigueur de l'hiver passée, advenante la serenité et temperie du bon temps, elles fondent et sont ouïes.... — Lors nous jecta sur le tillac pleines mains de paroles gelées et semblaient dragées perlées de diverses couleurs.... lesquelles quelque peu eschauffées entre nos mains fondaient comme neige, et les oyons réalement.... Croyez que nous y eusmes du passetemps beaucoup. »

Il serait bien désirable que cette jolie fiction pût passer du monde de la féerie dans celui de la réalité. Les notes basses de M<sup>lle</sup> Mela, après avoir été dûment gelées, seraient déposées sous forme de globules au Muséum d'histoire naturelle, où les savants auraient tout loisir de les analyser. De temps en temps on en sacrifierait une en la faisant fondre, soit pour venir en aide à la démonstration d'un professeur, soit pour divertir quelque étranger de distinction.

Ce qui est certain, c'est que les habitués du Théâtre-Italien, après avoir salué la cantatrice d'un murmure sympathique, ont commencé à lui faire mauvaise mine aussitôt qu'elle eut ouvert la bouche pour chanter. Ils croyaient rencontrer une merveille de l'art où ils n'ont trouvé qu'un phénomène de la nature.

Après tout l'affiche ne mentait point; M<sup>lle</sup> Mela « chante les ténors; » mais ce qu'il faut ajouter c'est qu'elle les chante avec une voix défectueuse. On l'a bien entendu donner les notes graves *mi, ré, ut* (au dessous du *fa* des contralti); si vous y tenez beaucoup, ces notes ont encore le timbre du ténor, mais un timbre de seconde qualité.... Figurez-vous, en un mot, un violon médiocre que par caprice on aurait accordé au diapason de l'alto.

Faut-il donner à M<sup>lle</sup> Mela le conseil banal de travailler, en lui laissant espérer un avenir doré?... Nous ne

savons trop si M<sup>lle</sup> Mela est encore au bel âge où la voix se façonne. Les moustaches qu'elle s'est plantées sous le nez, et surtout le prodigieux costume de zouave dont elle s'est affublée nous ont tout à fait déroutés.

Si M<sup>lle</sup> Mela n'a point brillé de cet éclat sans pareil auquel on s'attendait sur la foi des réclames, ce n'est pas que ses bons camarades ne lui en aient fourni les moyens. L'ensemble de l'exécution a été si faible que le moindre trait, une fioriture heureusement lancée, une simple note, mais dite avec l'accent voulu, auraient par comparaison, exalté l'auditoire.

Agnesi a pourtant eu plusieurs éclairs; le style rossinien ne lui est pas étranger, et il l'a notamment prouvé par la façon dont il dit son air d'entrée.

Mais M<sup>lle</sup> Zeiss a débité avec une mortelle froideur le rôle d'Isabelle qui est plein de fantaisie et de gaieté.

Mais encore le bouffe Scalsese a manqué la plupart des lazzi, et, en dépit de contorsions où éclatait son zèle, n'a point réussi à dérider un public mal en train.

Par exemple, j'ai entendu reprocher à Scalsese les cris d'oiseau qu'il pousse au finale du premier acte; des personnes, pourtant très au fait du répertoire italien, en paraissaient scandalisées. Mais, selon nous, cette critique tombe à faux, car les paroles du libretto justifient cette débauche de larynx.

Sono come una cornacchia  
Che spennata fa crà crà!

Ce qui signifie :

« Je suis une corneille qui, après avoir perdu ses plumes, fait crà crà ! »

Imagine-t-on que l'on puisse imiter discrètement le chant de la corneille déplumée?... Il ne faut pas oublier que l'*Italienne à Alger* est une farce au même titre que le *Médecin malgré lui* de Molière, et qu'on serait mal venu à vouloir doser la verve que les acteurs y doivent déployer. C'est justement par un grain de folie que la farce se distingue de la comédie.

Est-il besoin de rappeler que Rossini écrivit l'*Italiana in Algeri* en 1813 pour le théâtre San Benedetto de Venise? Le maestro, malgré ses vingt et un ans, était déjà un personnage si considérable que le prince Eugène, vice-roi d'Italie, prit sur lui de l'exempter de la conscription.

On ne m'ôtera pas de l'idée que le prince Eugène aimait beaucoup la musique.

ALBERT DE LASALLE.

### CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Moyen de reconnaître les eaux impures; insalubrité de certains savons de toilette; dangers des bonbons et liqueurs colorés à l'aniline; obtention de la photographie des couleurs naturelles sur papier; perfectionnement de la machine électrique; application de l'électricité à la destruction des rats.

Boire de l'eau aussi pure que possible, tel est, je suppose, le désir de quiconque tient à sa santé; car chacun sait que les eaux qui contiennent en suspension une certaine quantité de matières organiques en décomposition ont une action nuisible sur l'organisme. Un jeune ingénieur chimiste vient de trouver un procédé de contrôle, qui permet à tout le monde de reconnaître le degré de pureté de son eau de boisson; et la manière de s'en servir est simple comme bonjour.

M. Monnier, tel est le nom du savant en question, prépare son réactif avec un sel cristallisé qui, dans les laboratoires de la science, porte l'étiquette de *Permanganate de potasse*. Il en fait dissoudre un gramme par litre d'eau, ce qui fait naturellement un milligramme par centimètre cube; c'est là le liquide contrôleur. Pour s'assurer du degré de pureté de l'eau, on la fait d'abord chauffer à une température de 65 degrés, puis avec une pipette graduée on y verse le réactif, et ensuite 2 milligrammes d'acide sulfurique. Si l'eau est pure, il ne se produit aucun phénomène particulier; mais si le liquide prend une teinte rosée, et que cette teinte persiste, on a la preuve que l'eau contient des impuretés, et d'autant plus, qu'il aura fallu verser une plus grande quantité de réactif pour obtenir sa coloration. Quelques centimètres cubes de liquide contrôleur employés, dit M. Monnier, correspondent encore à une pureté assez grande; à 10 centimètres, l'eau est encore buvable; au delà il faut

s'en défier. Dans ses expériences, l'auteur a constaté que l'eau de la Seine, prise à Bercy, décompose 5 à 6 milligrammes ou 5 à 6 centimètres cubes de réactifs par litre d'eau; au pont d'Asnières à 20 mètres en amont de l'égout, la quantité de réactif décomposé a varié de 6 à 7 centimètres cubes; à 500 mètres en aval de l'égout, l'eau en décomposait jusqu'à 16 centimètres. M. Monnier a voulu essayer son réactif sur les eaux du grand égout collecteur de Paris; elles en ont décomposé 105 centimètres. Les eaux de la Bièvre prise au pont d'Austerlitz, n'ont décomposé que 58 milligrammes de permanganate, soit 58 centimètres cubes de solution; elles sont donc moins impures que celle des eaux du grand collecteur; je n'en conseille pas, néanmoins, l'usage à mes lecteurs; ils pourraient s'en trouver fort mal, et malheureusement ils n'ont déjà que trop souvent occasion d'employer sans le savoir des substances dont la matière première est d'origine fort peu hygiénique.

Le *Moniteur scientifique* nous révélait dernièrement la provenance d'une foule d'articles de parfumerie qui, certes, n'encourage guère à la coquetterie et à la propreté. Il révèle, par exemple, la composition de certaine teinture pour les cheveux, certifiée végétale, inoffensive, par trois docteurs allemands, et qui, en résumé, est fabriquée avec du nitrate d'argent, du perchlorure de fer et de l'acide pyrogallique, substances minérales plus ou moins corrosives, qui brûlent parfaitement le cuir chevelu. Ceci n'est rien cependant; il n'y a rien d'impur dans l'origine des matières premières. Mais voici un savon de toilette délicieusement parfumé. On a hâte de s'en mousser la figure pour faire sa barbe. Oh! horreur! ce savon si odoriférant contient 30 0/0 de résidus de graisse qui a résisté au travail de la digestion! — L'industrie ne respecte rien. — Si, après la barbe faite, on se lave la figure avec du vinaigre, il arrive ceci: l'acide acétique décompose le savon que le rasoir n'a pas enlevé, et précipite la matière grasse insoluble, laquelle, en se desséchant, se décompose à son tour et irrite assez désagréablement la peau en déterminant des affections *exanthématiques*, comme disent les docteurs. On a alors la figure émaillée d'une multitude de boutons rouges qui n'ont pas précisément autant de charme que les boutons de roses. Et on dit que la science est aimable! Elle peut l'être sans doute, mais ce n'est pas quand elle se place sur ce terrain.

Toutes les découvertes scientifiques ne méritent donc pas, comme on le voit, l'approbation du conseil de salubrité et d'hygiène publiques. Il est vrai qu'on abuse de tout en ce monde et que les meilleures choses deviennent dangereuses entre les mains criminelles.

Ainsi l'aniline est un principe colorant découvert depuis quelques années et qui est devenu une source de richesse pour l'industrie teinturière. Appliqué à la teinture des étoffes, il est sans danger; mais la spéculation et le lucre ont élargi le cercle de ses applications, et aujourd'hui on en colore les bonbons, les liqueurs, les confitures, les pommades, etc. Dans ces différents cas, l'aniline n'est pas sans dangers. D'après les expériences et les travaux récents de Schuchardt et du professeur Sonnenkalb, de la Société néerlandaise, il n'est nullement douteux que l'aniline appartienne à la catégorie des plus violents poisons, et à la classe de ceux qui agissent sur le centre nerveux et sur la moelle épinière. L'aniline est un des nombreux produits de la houille. Par la distillation du goudron, on extrait la benzine, on traitant la benzine par l'acide nitrique fumant, on obtient la nitro-benzine qui, distillée avec de la limaille de fer et de l'acide acétique, donne une substance fluide comme de l'huile, odorante comme l'éther cœnantique et d'une saveur âcre; à l'état pur, elle est incolore, mais exposée à l'air, elle se colore en jaune foncé et en brun. C'est là l'aniline, de laquelle on obtient ensuite, à l'aide de quelques réactifs chimiques, toutes ces brillantes couleurs à la mode, qui n'ont qu'un seul défaut, celui de passer vite au soleil. Elles ont cela de commun avec les couleurs naturelles obtenues par l'habile ingénieur-chimiste Poitevin dans la photographie.

L'obtention de la photographie des couleurs naturelles sur papier, est une découverte toute récente. Nous en avons vu des épreuves dernièrement, en compagnie de notre aimable directeur, dans un salon de Paris, ami des arts et des sciences. Des reproductions de vitraux peints, que M. Poitevin avait à montrer étaient admirablement réussies.

C'est en appliquant simultanément l'action de sels oxygénés et de la lumière sur le sous-chlorure d'argent violet, que l'habile chimiste a obtenu la reproduction

des couleurs par la photographie. A travers des peintures sur verre, l'exposition à la lumière directe n'est que de 5 à 10 minutes. Le nouveau papier de M. Poitevin n'est pas encore assez sensible pour être employé dans la chambre noire; on peut néanmoins en obtenir des images en couleurs dans l'appareil d'agrandissement ou mégascope solaire. Comme je l'ai dit, ces épreuves en couleurs brunissent à la lumière du soleil; pour les conserver sans altération dans un album, on leur fait subir plusieurs lavages à l'eau acidulée, puis à l'eau contenant du bichlorure de mercure, ensuite du nitrate de plomb et enfin un dernier à l'eau pure. La découverte de M. Poitevin, n'est pour ainsi dire, qu'à l'état d'ébauche; mais il est en bon chemin, et dans quelque temps la photographie lui devra encore un nouveau et important perfectionnement.

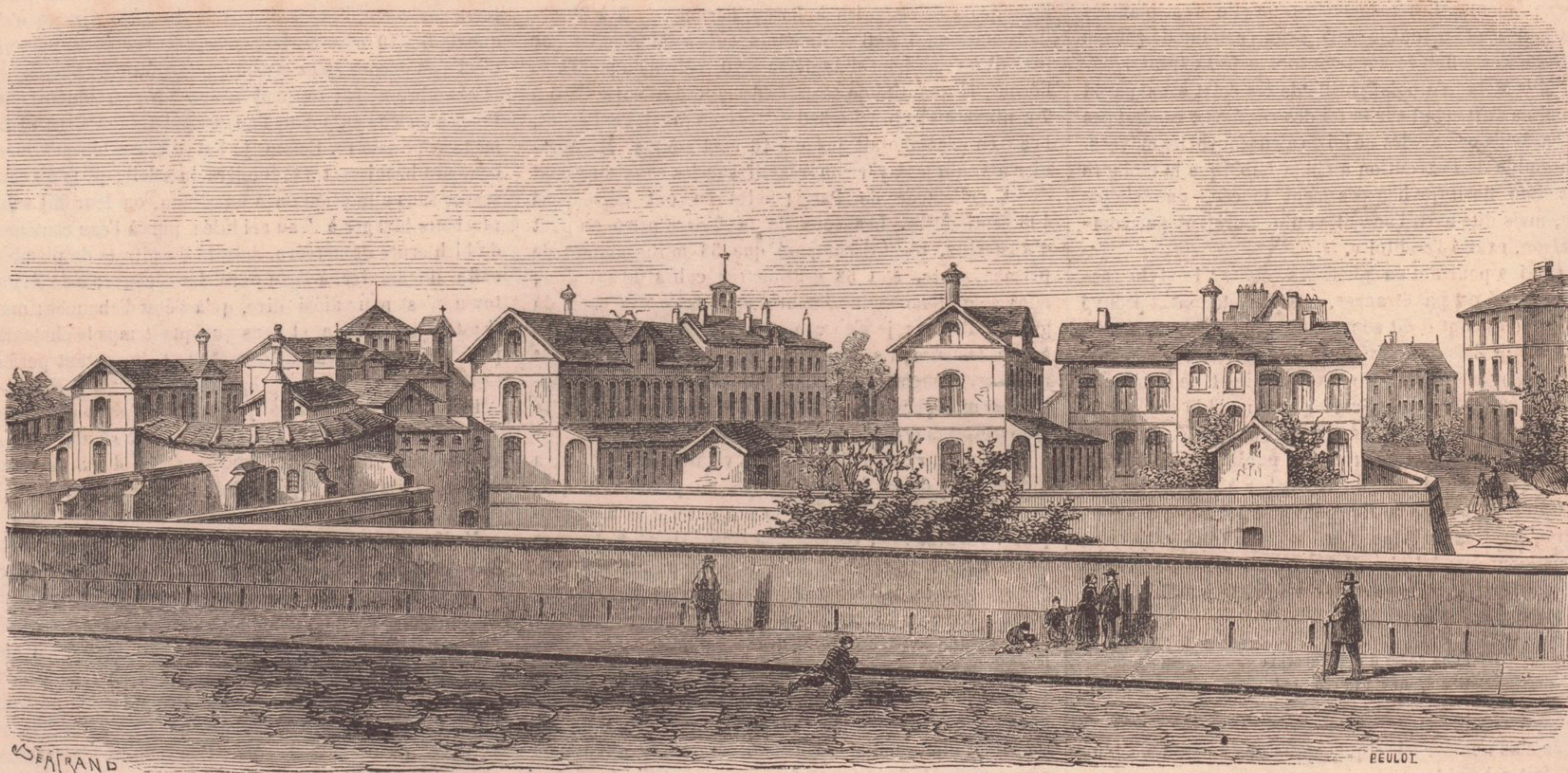
Pour finir, un peu de physique: on la dit amusante. Tout le monde connaît la machine électrique, avec sa grande roue en verre qui tourne entre deux montants garnis de coussins en peau enduite d'or musif ou sulfure d'étain.

M. Holtz, a trouvé que cette grande machine était très-incommode par sa grandeur, et d'une puissance relativement très faible. En effet pour charger cette machine il faut tourner assez longtemps la roue en verre, et quand elle a donné une ou deux étincelles, il faut recharger à nouveau. Cet habile physicien a donc cherché à modifier cet appareil, et le succès a été complet. Sa nouvelle machine est composée de deux disques en verre disposés verticalement et côte à côte, l'un mobile, l'autre fixe; chacun de ces disques est pourvu, sur ses bords, d'une bande de papier collé. Pour faire fonctionner l'appareil, on électrise les papiers en les touchant avec un morceau de résine préalablement frotté sur une peau de chat, puis on fait tourner le disque mobile et il se dégage alors une grande quantité d'électricité. Tout l'appareil peut être renfermé dans une caisse de 40 centimètres de côté. On pourrait en faire une distribution aux égoutiers de Paris pour détruire les rats, d'après le procédé de l'*Opinion nationale*.

Depuis que l'Empereur a fondé un nouveau prix de 50,000 francs pour l'application la plus utile de l'électricité, le bureau de la commission académique chargée de faire le rapport, est littéralement encombré de mémoires, notes, notices et paquets cachetés. Le journal l'*Opinion nationale* n'ayant pas eu la patience d'attendre le travail de l'académie des sciences, a publié son projet dans ses colonnes. Il propose d'appliquer l'électricité à la destruction des rats qui habitent les égouts de la capitale. Sur une longueur de 100 mètres, l'*Opinion* dispose un fil de laiton soutenu par des pieds isolants en verre, et auquel il attache des petits morceaux de viande grillée: l'une des extrémités du fil est mise en communication avec la pile de Volta ou de Bunsen. Les rats arrivent, attirés par l'odeur de la viande rotie; ils se jettent sur l'appât tentateur, mais v'lan, la pile fait son effet, et 300 rats mordent la poussière des pattes en l'air, entraînés vers la Seine par les eaux bourbeuses des égouts!

F. HERINCQ.

L'ÉDITEUR DENTU, Palais-Royal, publie une série de jolis livres que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs: un roman de Paul Féval, l'*Hôtel Carnavalet*, légende historique de la cour de Charles IX, du plus vif intérêt; 3 francs. — La deuxième édition des souvenirs de M<sup>me</sup> Ancelot, *Un Salon de Paris, de 1834 à 1864*, esquisses et portraits de la société parisienne où sont retracées les physionomies les plus diverses de tous les régimes: Restauration, règne de Louis-Philippe, République de 1848, Empire sous Napoléon III; joli volume, avec eaux-fortes reproduisant plus de 500 portraits contemporains; 5 francs. — Les soirées parisiennes de Lemercier de Neuville, *1 Pupazzi*, répertoire spirituel et amusant de toutes les célébrités littéraires et artistiques de ce temps, lesquelles débitent les facéties les plus cocasses; élégant volume orné de portraits-charges très-ressemblants; 3 francs. — Puis un roman de Charles Expilly: *Les Aventures du capitaine Cayol*, odyssée amusante d'un Marseillais de Roquevaire dans le Nouveau-Monde; un vol. 3 fr.



PARIS. — Asile clinique des aliénés à la Glacière. — Architecte, M. Castel.

**Asile clinique pour les aliénés**

L'aliénation mentale est bien la plus terrible des maladies qui puissent affliger l'homme; elle le fait descendre au bas de l'échelle des êtres, en le privant même de l'instinct de conservation que possèdent les animaux de l'ordre le plus inférieur.

Jadis les malheureux fous étaient presque regardés comme des coupables, on les soumettait au régime le plus rigoureux; ils étaient punis pour des fautes dont ils n'avaient pas conscience, et récompensés pour une bonne conduite qui n'était que l'effet du hasard ou de l'affaiblissement de leurs forces physiques.

A la louange de notre siècle, la manière de traiter ces malheureux déshérités de la nature a complètement changé. On ne les rend plus responsables de leurs mérites ou de leurs démérites, on les reconnaît malades, on les soigne comme tels, et une nouvelle branche de la médecine s'est créée, qui s'occupe des maladies de l'esprit comme on s'occupe des maladies du corps.

Les noms les plus illustres figurent parmi les spécialistes qui se sont donné la mission d'étudier la plus triste des infirmités humaines, et les résultats obtenus prouvent surabondamment la supériorité de la nouvelle manière sur l'ancienne.

En dehors des nombreuses maisons spéciales établies

par l'administration et par des particuliers pour recueillir ces pauvres êtres, les hommes spéciaux ont cru qu'il était bon d'apporter de nouvelles modifications au régime actuel, bien supérieur, si on veut se reporter à quelques années en arrière.

On est en train de construire une clinique ou maison d'étude spéciale sur les aliénés, dans un des quartiers les plus sains et les plus aérés de Paris, et c'est là, dit-on, que chaque malheureux privé de la raison passera quelques jours avant d'être dirigé sur les maisons spéciales, suivant le genre de folie dont il sera atteint.

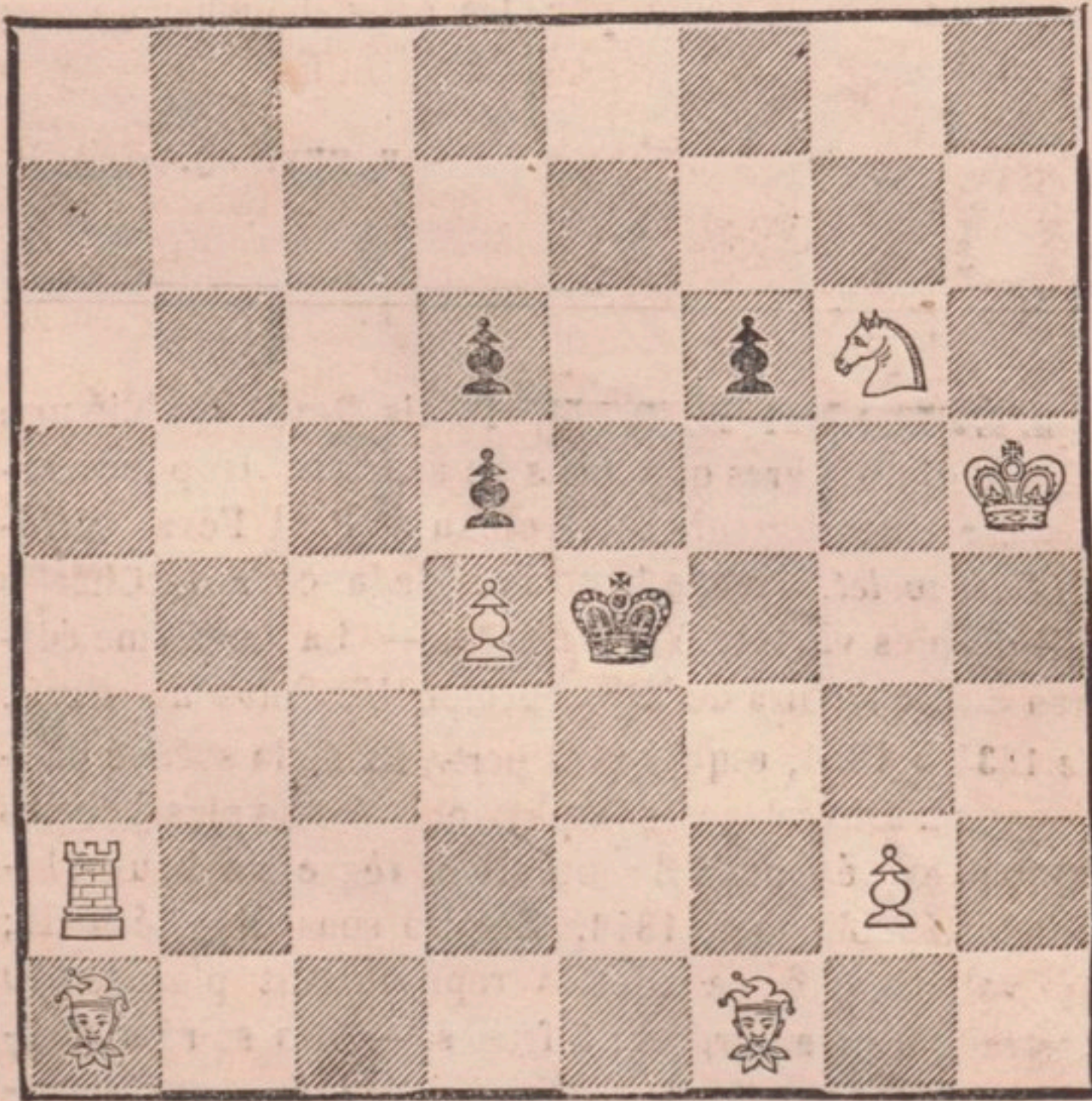
Nous ne saurions trop applaudir à une pareille institution.

A. H.

**ÉCHECS**

Problème numéro 209, composé par M. Grimshaw.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs font mat en trois coups.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 207

- |            |           |
|------------|-----------|
| 1. R 8° D  | 1. F 2° C |
| 2. R 7° R  | 2. F c. F |
| 3. R 6° FR | 3. F 2° C |

- |                                 |               |
|---------------------------------|---------------|
| 4. R 5° R                       | 4. F c. F     |
| 5. R 4° D                       | 5. F 2° C     |
| 6. R 3° FD                      | 6. F c. F     |
| 7. R 4° C                       | 7. R 2° C (1) |
| 8. R pr. C, échec, déc. et mat. |               |

(1)

8. T pr. C, échec et mat.

Solutions justes : MM. A. Gautier, à Courbevoie; Mabile, au Havre; Stanislas; capitaine Charoussat, à Maubeuge; cercle de l'Union, à Chalon-sur-Saône; Quéval, à Fauville; A. Morand; C. Bertrand frères; J. Tarquin, à Bordeaux; J. Baron et A. Bruelle, à Angoulême; Stiennon de Meurs, à Hal; E. Cavrel, à Elbeuf; Chess-Club, à Beauvais; commandant Tholer, à Nancy; capitaine Didier, à Tulle; Misselieux; D. Mercier, à Argelliers; colonel Silvestre, à Mâcon; Galiment; Hervis; J. Cruchon, à Avranches; L. de Croze, à Marseille; Fabrice; Rombaut; H. Frau, à Lyon; Charton; Pitter et Trwoyoc; C. B.; Lelorrain; café Desprez, à Genève; Cognac Rowing-Club; Deberly et Gianone, à Libourne; Du Cygne; cercle des Sablons, au Tell-d'Ardèche; R. Baillif, à Sablé; P. Seynard, à Aix en Provence; E. Sarazin, à Lille; A. de Courtoy, à Niort; Robertson, à Bellevue; Beaugeois; Dirat, Cagant, Vauthey, Patard, sergents-majors au 7° de ligne, à Aix en Provence; M<sup>me</sup> Savy, à la Rochelle; E. Frau, à Lyon; café militaire, à Versailles; Turco de Poissy; Moriceau, à Saint-Seorges-sur-Loire; Cretenier, à Lille; cercle du Midi, à Marseille; casino de Namur.

Autres solutions justes du problème n° 206 : MM. A. Guillemette; C. B.; Boutin, officier au 2° zouaves; café de France, à Poussan; café de l'Industrie, à Cambrai; P. Seynard, à Aix; V. Coquidé; g. Pignolet, à Sennecey-le-Grand; Beaugeois; Cretenier, à Lille; E. D.; casino de Namur.

PAUL JOURNOUD.

**ROMANS MICROSCOPIQUES**

PAR CHARLES JOLLET

Les Romans microscopiques sont la réunion de huit nouvelles, dont une : le *Mariage platonique*, a paru dans le *Monde illustré*.

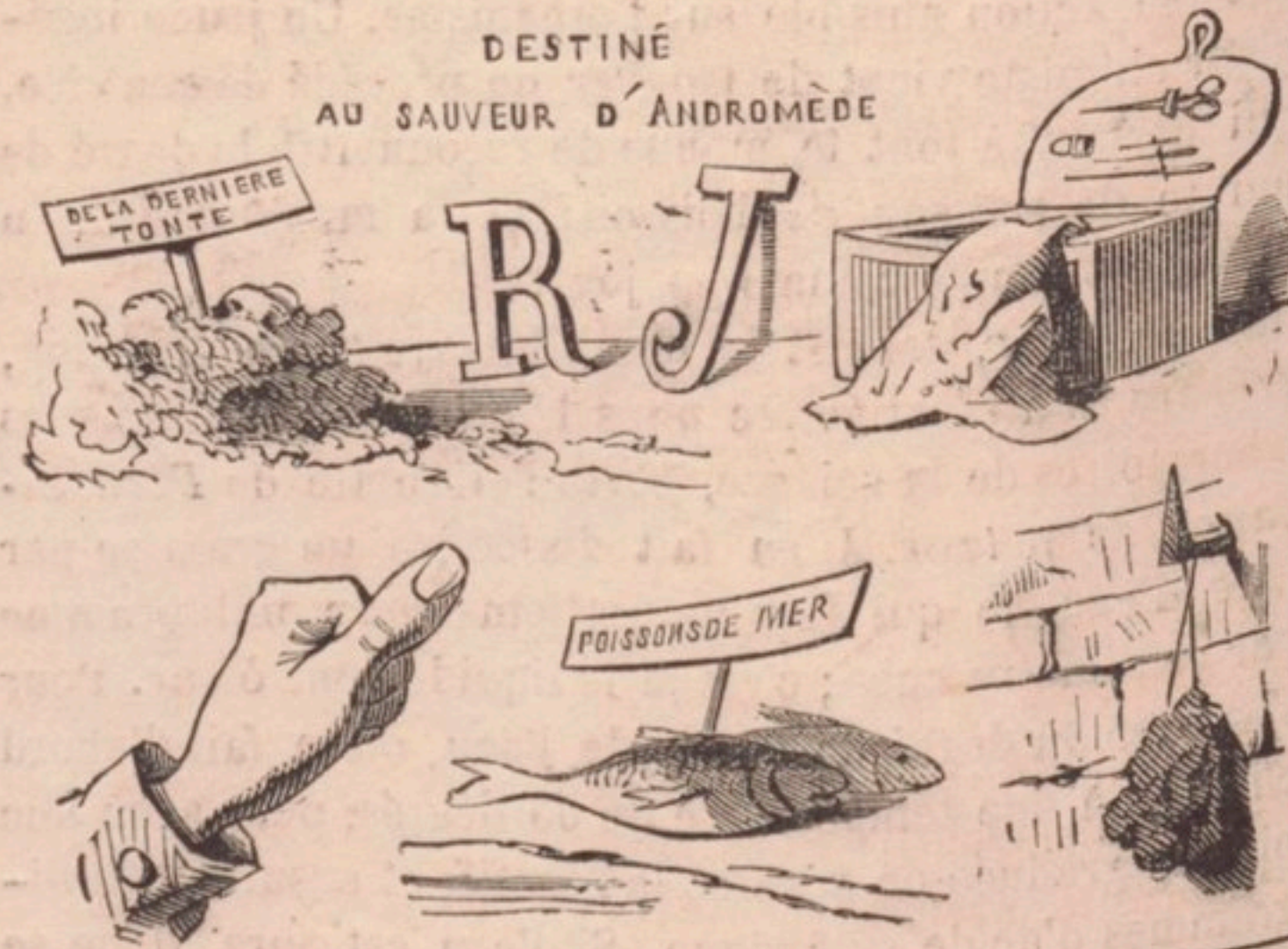
Les titres sont : *Antoinette*, *Un Mariage platonique*, *Une Lettre anonyme*, *l'Enlèvement des Sabines*, *le Père Hugues*, *le Mariage de Diderot*, *Singulier suicide*, *T. F.*

PRIX : 3 FRANCS.

**RÉBUS**

DESTINÉ

AU SAUVEUR D'ANDROMÈDE



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les trouvers, tout comme les troubadours, sont les poètes de la chevalerie.

Lettre ouverte — houx — q' — homme — laie troue bas d'ourson — laid poète — DE la — cheval rit.